

Méduses

Antoine Brea

Tu étais en retard. Tu avais fini par appeler et tu étais en retard. Tu m'avais demandé pardon. J'avais dit que non que ce n'était rien. Je t'avais attendue sous la pluie mais ce n'était rien. J'étais bien sous la pluie à t'attendre. Je surveillais la bouche du métro par laquelle tu devais arriver et puis quand quelqu'un surgissait, je faisais semblant de réfléchir à un truc important, de prendre le frais, de m'intéresser à la circulation, de ne pas t'espérer démesurément. Je ne voulais pas que tu pensasses que je t'attendais, même si en définitive je n'avais pas d'autre raison d'être là vu que c'était prévu. Ton coup de fil m'avait impressionné, surpris, même si au total je l'attendais ; tu n'étais plus avec l'autre, la rupture était consommée, cette fois-ci elle durait. Je t'avais attendue une vingtaine de minutes je pense, mais ça allait, j'étais bien, terrassé par ton absence. Je m'étais levé tôt ce matin pour être à l'heure à notre rendez-vous de cette après-midi ; je m'étais levé comme Lazare ébloui par la lumière après une nuit agitée après un terrible accident avec un épouvantable mal au crâne. La pluie lavait et me faisait du bien. Il était prévu que l'on se retrouvât ici et, par conséquent, il était logique que je t'y attendisse au cas où je fusse arrivé en avance. J'étais arrivé en avance comme d'habitude ; et comme d'habitude tu étais toi en retard. On avait marché un peu pendant que tu t'excusais. Assez longtemps. Je palabrais des choses, tu ne m'écoutais pas. On s'en était rendu compte tous les deux ; je m'étais tu et ça t'avait fait rire. Tu m'avais demandé si celui-là me plaisait. Je n'étais pas sûr de savoir de quoi tu parlais. J'avais dit oui si tu veux, sans certitude. On s'était assis en terrasse d'un café et ça tombait bien parce que je ne tenais plus en l'air. J'avais demandé par inadvertance si on ne serait pas mieux à l'intérieur. Tu avais cru comprendre que je préférais dehors. Tu avais froid et je m'en étais aperçu. On s'était mis en terrasse. On aurait pu s'asseoir à l'intérieur pour te faire plaisir si tu avais insisté. J'avais froid. Tu avais éteint le soleil et j'avais froid. C'était un peu bête comme situation. Il y avait cette espèce de lampe à gaz en hauteur pour chauffer les tables. C'était très à la mode alors ce genre de chauffages d'extérieur en hiver dans les cafés. On buvait de la bière sous un parasol de feu. Je fumais des cigarettes dans une canicule d'hiver. Tu n'aimais pas trop que je fumasse. C'était un café à la mode où l'on croisait en principe beaucoup de pédérastes. Le quartier le voulait. C'était un quartier à la mode. Je soufflais de la fumée dans ma bière par les narines en buvant. Quand je reposais mon verre, le verre continuait de fumer ; tu disais que j'aurais dû faire souffleur de verre. Tu trouvais drôle et beau, mais tu n'aimais pas trop que je fumasse. J'avalais un mélange fluvial de céréales en fermentation, blond et fumant. On s'était demandé si le serveur

était pédéraste. Il était très aimable, il blaguait avec moi. Je pensais qu'il faisait ça pour te faire rire. Tu t'étais souvenue que j'avais en général beaucoup de succès avec les pédérastes. Tu ne disais pas ça pour me faire de la peine et je n'en avais pas ; il faut dire aussi que j'avais du mal à me concentrer, pénétré que j'étais de mes nouvelles activités de verrier souffleur. C'était vrai : j'avais toujours eu beaucoup de succès avec les pédérastes. On avait bien ri tous les deux de mes succès avec les pédérastes. Je t'avais donné un cadeau. C'était Noël et je ne me sentais pas vraiment gêné, c'était de saison après tout. On n'avait plus reparlé de cette histoire de cadeau après. Tu avais dit merci. C'était mieux comme ça. J'avais pensé que le cadeau te plairait. Tu avais hésité un moment et puis tu avais déposé un baiser distant sur les côtés de mon visage en disant merci. Tu m'avais effleuré en faisant bien attention de ne pas te blesser. Mon visage était couvert de ronces et coupant. Tu disais comme ça que c'était ton premier cadeau de Noël et, corrélativement, tu me remerciais. J'étais bien content que ce fût le premier qu'on t'eût offert cette année et puis on n'en avait plus reparlé. Je pensais que j'aurais dû me raser, me tondre la laine de verre. Tu étais gaie et tu t'étais élancée pour discuter. Tu laissais échapper beaucoup de mots, tu usinai des phrases, tu articulais mais je ne t'écoutais pas. Je me disais que j'étais bien content que ce fût ton premier cadeau et qu'il t'eût plu, que tu le trouvasse beau. En somme je trouvais aussi que c'était plutôt un beau cadeau, que tu avais de la chance. Le genre de cadeaux que je me fusse probablement acheté si j'avais eu de l'affection pour moi, si j'avais eu le courage de me faire la barbe, si j'avais cru à tout ça. Tu parlais trop et me demandais comment j'allais en ce moment. J'allais bien merci. J'avais froid malgré le chauffage au gaz et puis ça n'était pas la grande forme en ce moment où la mort était un sujet somnolent au fond de moi, qui m'empêchait de dormir, me reposer, me raser. Ça faisait longtemps qu'on ne s'était plus vu, plus donné de nouvelles, et tu voulais savoir comment j'allais. Je ne t'avais pas demandé si ça allait, si tu étais en forme, pourquoi je n'avais plus de nouvelles de toi depuis tant de temps, si c'était parce que tu ne supportais plus les types repoussants, négligés, froissés. On s'était tu et puis on n'en avait plus parlé finalement. Tu caressais le pied de ton verre de bière silencieusement et je jugeais tes gestes obscènes. Ça m'ennuyait que tu fisses ça ; j'eusse aimé te flanquer une bonne gifle pour que tu cessasses. Tu étais animée ; tu parlais beaucoup comme d'habitude et moi moins. Je ne disais rien, buvais ma bière en fumant, caressais les côtés drus de ma figure. Dans la rue tu m'avais plaisanté et appelé ton pauvre chéri parce que je m'étais plaint de l'inefficacité notable du médecin que j'avais consulté sans qu'il me trouvât rien. Je n'avais pas de cancer d'après lui, qui n'avait diagnostiqué qu'un peu de fatigue. Il avait mesuré ma tension et refusé de me prescrire des calmants ; je n'avais pas insisté pour la morphine. Tu racontais des choses, posais des questions auxquelles je m'efforçais de ne pas répondre, que je n'ai pas retenues. Tes questions n'avaient aucune importance et je me demandais ce qui se dissimulait derrière ce « pauvre chéri », ce que je pourrais bien en faire ultérieurement, ce qu'il en fallait extraire. Le cadeau t'avait plu et ça c'était un signe,

ça comptait ; n'importe quel type mal rasé la figure en végétation l'eût compris. Tu l'avais trouvé beau et moi j'étais content. Je te l'avais dit. Peut-être je n'aurais pas dû ; peut-être j'aurais dû t'offrir autre chose et souffrir. Je réfléchissais à ce que tu entendais exactement par « pauvre chéri ». Ton pauvre chéri avait commandé une deuxième bière, pour toi et pour lui. Il était parti aux toilettes. Dans les toilettes il s'était regardé dans la glace et s'était trouvé grotesque et tragiquement nu sous sa barbe taillis. Il ne s'était pas lavé les mains et des hommes attablés l'avaient regardé avec sexe quand il était sorti. Il s'était demandé si ses mains sentaient. De retour à la table en terrasse, je m'étais inquiété de trouver ta chaise béante de vide. Je m'étais frotté les yeux, le visage, et ensuite tu étais debout légèrement plus loin à discuter avec des connaissances à toi qui devaient passer là par hasard. Je m'angoissais de mes mains scabreuses quand vous vous étiez retournés pour me faire sortir de nulle part. J'avais tout de suite senti que tes amis étaient pédérastes. Vraisemblablement en couple. J'avais serré les doigts qu'on me tendait et je m'étais trouvé mal. Tu m'avais présenté. J'avais pris sur moi de me rasseoir pour ne pas défaillir tandis que vous restiez debout, droits comme des vrais hommes. Je me disais que probablement je n'aurais pas dû m'asseoir, que ça ne se faisait pas, ou alors leur proposer de faire de même, être un peu gentil, *gay friendly*, mais je n'avais pas tellement envie qu'ils s'installassent entre nous. Je pensais qu'il eût été recommandé de se relever maintenant, mais sans doute c'était trop tard et puis ça se fût vu, eût été mal perçu par tes amis pédérastes qui se fussent interrogés. J'avais décidé de rester assis, d'attendre que les choses se passassent. Je m'en voulais de ne m'être pas lavé les mains : quel idiot j'avais été. Les deux pédérastes étaient peu rasés ; l'un des deux portait le bouc — dégueulasse. Je repensais à ce que tu m'avais dit, je faisais un peu le point. Tes amis pédérastes partis, tu t'étais rassise, mais pour te relever incontinent et t'éloigner en direction des toilettes me laissant seul devant le monde dans une nuit de toi. Tu t'étais excusée. Tu étais toujours si polie. Je me demandais si tu allais penser à te laver les mains. J'aurais préféré t'accompagner au cas où les types attablés t'auraient fait des remarques désobligeantes sur l'hygiène de tes mains au sortir des cabinets ; j'aurais aimé assister à tes ablutions au cas où tu y aurais procédé. Je me disais que tu n'aurais que modérément apprécié que je voulusse t'escorter dans les lieux d'aisances. J'étais content d'être tranquille un peu tout seul. Jadis, tu admirais ma discrétion légendaire. Je réfléchissais, savoir si je te manquais déjà. J'avais froid, peur d'attraper la mort je crois. Tu étais restée un petit moment aux toilettes, mais je n'avais pas pu calculer exactement, dérangé par un coup de téléphone. Malaisé de dire si tu avais eu le temps de te laver les mains ou non. On avait reparlé de tes amis pédérastes pendant quelques instants, difficiles à apprécier, et puis on était passé à autre chose. J'avais bien saisi que tu n'avais pas tellement envie de t'étendre sur la question de tes amis pédérastes et puis ça ne m'intéressait pas tant que ça non plus et puis tu avais reçu deux coups de téléphone, coup sur coup. Tu t'étais remise à poser énormément de questions dont je ne garde aucun souvenir. Tu demandais si je

voulais des enfants, combien et quand. Je t'avais répondu que ce n'était pas le problème et j'aurais bien voulu savoir qui t'avait téléphoné. Tu disais que j'avais raison, que c'était quelque chose d'important, qui ne se traitait pas par-dessus la jambe, que toi à présent tu en désirais ; tu demandais quel âge j'avais quand mes parents s'étaient pratiquement entretenus, si j'étais sage quand j'étais petit. Je ne savais plus très bien et puis c'était sûrement l'autre au téléphone ; je me disais que c'était certain, que tu t'étais remise avec lui. J'étais déjà vieux il me semble ; un peu sage. Les enfants sages font du reste les meilleurs assassins ; ils ne se cachent pas sous les tables, respectent leurs père et mère mais plus tard le font payer très cher à la société. J'avais presque fini ma deuxième bière, j'observais voir où toi tu en étais. J'étais bien quoique horriblement mal et je m'apprêtais déjà à recommander de peur que tu ne profitasses de ton verre vide pour t'en aller. J'eusse aimé être seul à ce moment-là. Le cadeau t'avait plu, j'avais beaucoup de succès avec le serveur et j'avais vaguement envie de me tuer devant tes yeux pour voir la gueule que tu ferais. Je me demandais si tu serais triste, pourquoi tu ne m'avais plus donné de nouvelles durant si longtemps. Je t'avais dit qu'il fallait que je partisse à présent, des choses à faire. J'avais tellement peur de me retrouver tout seul et devoir me raser la figure, me laver mes mains sales. Je t'avais demandé ce que tu allais faire maintenant, si tu avais quelque chose de prévu. Tu ne m'avais pas répondu ou si mal et j'en avais déduit que ce n'était peut-être pas l'autre que tu irais retrouver une fois que je me serais jeté sous un train. Tu avais payé et on marchait. J'avais insisté pour régler et je me demandais où tu voulais en venir avec tes histoires de procréation, de conservation, d'agrandissement. Tu t'étais aussi inquiétée de savoir avec qui j'avais passé mon samedi dernier et j'avais imaginé un imperceptible voilement dans ton regard quand j'avais répondu avec une amie — chose dont je ne me souviens pas qu'elle fût vraie ou trafiquée. Je me disais que cinq enfants ce serait bien, mais je ne savais pas s'il fallait que tu fusses leur mère. J'essayais de te rêver enceinte ; c'était difficile parce que tu n'arrêtais pas de jacasser. Enceinte tu étais affreuse et j'eusse préféré moi te conserver en l'état ; c'est comme ça que je te trouvais belle. Je me demandais si tu disais ça pour savoir si je voulais avoir des enfants peut-être avec toi. Je trouvais un peu prématurée ta requête. Je réfléchissais, savoir si je t'envisageais réellement belle. La question se posait d'actualité et je n'étais pas tout à fait sûr. Je me demandais si tu me trouvais encore beau de temps en temps, ce que tu pouvais déceler en moi qui te donnât envie que je fusse le père reconnu de tes enfants. Tu ne t'étais même pas renseignée pour savoir si ma situation autorisait de tels projets, si j'étais assez mûr pour être père, où en était mon statut sérologique, quels étaient les résultats de mes analyses, si je cultivais un amour fol et idolâtre pour toi, et en cela je te trouvais belle. Tu ne voulais pas d'enfant de moi, aucun doute là-dessus, tu t'étais remise avec l'autre, tu étais parfaite. Tu m'avais interrogé au sujet de ton nouveau manteau acheté dernièrement dans une braderie : est-ce que je le trouvais beau ? Je trouvais étrange et difficile cette énigme à propos de ton vieux manteau tout neuf ; n'était-

ce pas là un moyen féminin et étudié de m'enseigner que tu m'aimais ? J'avais du mal à me faire une idée précise, occupé que j'étais à mûrir l'assassinat de l'autre que tu avais repris. J'avais répondu oui très beau après m'être vaguement moqué de ses allures de peignoir en solde. Tu m'avais traité de connard en riant et tu paraissais contente de nous. Ta main à ce moment-là avait frôlé la mienne et je pensais que j'opterais probablement pour un coup de couteau dans la panse sous le porche de son immeuble. On marchait vite, tu voulais me raccompagner à la gare et c'était loin, tu laissais sourdre beaucoup de bruit d'entre tes lèvres et je réfléchissais à comment apprendre de toi son adresse sans éveiller tes soupçons. J'aimais ton manteau, mais enfin il n'y avait pas de quoi en faire un plat et puis cette histoire de meurtre remettait à demain mes projets de suicide ; je me demandais si je ne cherchais pas encore des prétextes. Je me remémorais certains passages admirables du code pénal et soudain tes allusions sur l'attirance suspecte que je pouvais exercer sur les pédérastes. J'aurais voulu t'expliquer que je n'y pouvais rien, que je ne faisais rien en ce sens, que j'étais l'objet d'une cabale, le jouet de forces hostiles et étrangères, et que tu ne me méprisasses pas ; que tu ne te méprisses pas sur mes intentions ; te convaincre que le courage ne me manquait pas pour me foutre en l'air. J'étais heureux de t'avoir à moi, rien qu'à moi à mes côtés. J'avais préféré froidement te dire que tu pouvais me laisser là, que le chemin de la gare était indiqué à présent, que je ne pourrais plus me perdre, que ce n'était pas la peine que tu prisses sur toi de me raccompagner jusqu'au bout. Tu avais insisté pour que si et je me faisais la réflexion que mon cadeau devait peser lourd dans ton sac. J'avais peur que tu le détestasses pour cette raison, que tu me vomisses pour avoir poignardé l'autre et de rester derechef sans plus de nouvelles de toi avant de recevoir un faire-part concernant ton décès récent qui me coûterait cher en couronne de fleurs blanches et un jour de repos à m'ennuyer à l'église à défiler en dimanche derrière ta famille à assister à tes funérailles. On s'était quitté face à l'entrée de la gare. J'étais bien. Tu frissonnais. Je me posais des questions sur ta volonté si franche de me raccompagner jusque-là ; je m'efforçais de deviner si je pourrais compter sur ta présence le jour de mon procès, si tu n'intriguerais pas encore contre moi, si tu ne me trahirais pas en témoignant en ma faveur, si tu ne travaillais pas déjà en bonne petite ouvrière à ma liquidation du jeu naturel et social. On s'était dit au revoir. Tu avais attrapé mon épaule et ta main était légère. À l'angle était un kebab ; j'avais faim et cru un instant que tu t'apprêtais à me dévorer, à me pousser du haut escarpé d'une falaise. Je t'avais prise par la taille et on avait appuyé les côtés de nos visages en faisant claquer nos lèvres. Tu m'avais souhaité de passer de bonnes fêtes ; c'était aimable de ta part et je t'avais répondu oui c'est vrai que c'étaient des choses auxquelles moi je ne pensais guère mais que oui effectivement il convenait de se souhaiter de passer de bonnes fêtes. On s'était dit au revoir, j'avais cru sentir que tu eusses aimé que je t'embrassasse sur la bouche mais j'avais froid je crois ; et puis je crois que non en fait, que tu m'en aurais voulu d'essayer d'introduire ma langue entre tes dents, sans compter mon invraisemblable mau-

vaise haleine de tabac. Tu étais partie vite et j'avais fait exprès de ne pas me retourner. Je m'étais retourné ; ce n'est pas vrai que j'avais tellement froid d'un froid à ouvrir les murs. Je m'étais tourné mais trop tard et je n'avais pas pu te voir mourir avec l'hiver au coin de la rue. J'étais bien, je pensais à ton manteau mais tu étais déjà loin partie regagner ton logis où t'attendait l'autre qu'on retrouverait demain mort assassiné je ne savais pas encore exactement où. J'avais commandé un grec et pris mon train ; avant cela je t'avais dit qu'on se verrait après les fêtes parce que tu repartais dans ton pays les passer avec tes parents qui enterraient justement ta sœur ou Dieu sait quel membre obscur de ton intarissable vieille famille franquiste. J'étais rentré à la maison me raser pour me faire beau pour les fêtes, pour toi après les fêtes. En me rasant, par mégarde, j'avais manqué de peu de me taillader les veines des poignets.

Il me semble bien ne plus avoir jamais eu aucune nouvelle de toi. Je ne me suis pas inquiété outre mesure : sans doute, me suis-je dit, tu te seras jetée par la fenêtre découvrant l'autre les tripes à l'air son corps sans vie gésir sous un hall mort d'un assassinat que je n'ai pas revendiqué. En somme tu m'as évité bien du souci. Je n'ai plus jamais eu à ne pas répondre aux interrogatoires que tu ne m'as plus fait subir. Bien sûr, depuis lors, beaucoup d'eau a coulé sous les falaises effilées du haut desquelles j'ai couru et sauté en pensant fort à toi en ouvrant mon ventre contre la roche en égarant mon visage en me brisant les os.

Entre-temps il y avait cette fille à la maison, chez moi. Difficile en pratique de savoir ce qu'elle fabriquait à l'intérieur de chez moi. J'allais bien, je n'étais pas malade. Physiquement je tenais le coup. Elle était là, dans ma maison, chez moi, impossible de savoir ce qu'elle faisait, elle avait ses raisons. On s'était connu je ne sais plus trop comment-où. J'étais bien avec cette fille, à l'aise et décontracté, je me rappelle de tout. Je ne la connaissais pas. C'était une fille et elle habitait à la maison, elle m'empêchait de dormir. On s'était rencontré dans un bar, mais je la connaissais d'avant je pense. Un bar à pédérastes dans un quartier à pédérastes, très mode. La fille était brésilienne ou quelque chose du genre : un pays exotique où les gens dansent. Elle savait bien l'anglais, devait venir d'Amérique, parlait d'y retourner. Elle aimait l'Amérique, où vivait sa sœur, où les rêves, disait-elle, se baladent en liberté. Avec la fille on avait bu un verre. Extérieurement elle était belle, mais sans excès, c'était selon, je n'arrivais pas à trancher, mes poumons étaient sains, je me savais incurable. On avait parlé peu. Elle était très brune, avec des cheveux noirs, presque pas de vêtements, bien faite, assez grande pour sa taille, probablement péruvienne. J'allais bien, juste un peu envie de crever. On avait bu un verre. On l'avait bu et il se faisait tard et je lui avais proposé par politesse de passer à la maison, chez moi. La fille était métisse, amérindienne, pas trop maigre, un peu belle ; on voyait tout de suite qu'elle savait bien s'occuper de ses hommes et faire cuire des choses. Elle avait refusé, décliné l'invitation, ce n'était pas une bonne idée. Je trouvais aussi que ce n'était pas une si bonne idée ; j'avais

seulement demandé par politesse, besoin de me calmer, ne pas rentrer tout seul succomber dans mon lit sans personne à qui hurler. On avait discuté un peu, bu un verre, et puis soudain j'étais dans sa chambre à genoux derrière elle à quatre pattes sur la moquette et puis soudain elle habitait chez moi. On s'était pris une bonne cuite dans ce bar avec la fille ; la fille devait avoir dans les douze ans, un peu jeune pour picoler, un peu vieille à mon goût. Le soir elle sonnait à la porte et moi j'ouvrais et manifestement elle habitait chez moi. Elle sonnait à la porte, j'ouvrais, elle faisait comme chez elle et il fallait tout de suite que l'on couchât ensemble. Elle ne prenait pas le temps d'ôter son string : elle sonnait, j'ouvrais la porte et hop on couchait ensemble. La fille voulait tout le temps que l'on couchât ensemble. Je transpirais beaucoup, j'étais fatigué. La fille voulait tout le temps que l'on couchât ensemble, on passait la vie à faire de l'exercice, on s'arrêtait juste pour dîner, après on remettait la table. Je dégoulinais, sur les reins, suais comme une gouttière, le visage rincé de transpiration. À part ça je ne me souviens de rien, mais la fille était extrêmement pieuse, collectionnait des morceaux de la Vraie Croix. J'avais beau la monter sans selle comme un *gaucho*, elle avait beau vivre nue sous ses frusques hors saison la plupart du temps, elle priait des idoles aux yeux graves et écartelés, elle me reprochait enfant lors du baptême de ne m'être pas senti aboli et lavé par la volonté de fonte de notre Sauveur. La fille disait amère que je ne valais rien, pas un clou, pas mon poids de galets, la corde pour me pendre, qu'elle était amoureuse de moi peut-être. J'avais du mal à comprendre ce qu'elle racontait, il eût fallu que je me concentrasse perpétuellement, que je la battisse sans discontinuer, c'était fatigant. La fille et moi, nous n'étions pas réellement dans un agir communicationnel idéal. Elle laissait traîner ses culottes brésiliennes dans l'appartement, laissait sa brosse à dents envahir mon verre à dents sur le pourtour du lavabo, elle volait mon eau de dentifrice, dérangeait de leur vraie place les objets. La fille déplaçait mes habitudes, voulait sans arrêt que l'on couchât ensemble, puis que l'on dormît ensemble, ce qui démontre clairement qu'elle vivait chez moi au milieu des ruines sur lesquelles malhabile elle tirait des plans, comptait bâtir une église. En fait je ne sais plus, je ne me rappelle de rien, ma mémoire défectueuse me défend de me livrer à ce genre d'exercices. La fille était éreintante, je me tapais des suées, étouffais de chaleur sous une chaleur à faire tourner l'eau de javel. De plus la fille n'avait aucune retenue, aucune confiance en moi, restait sur ses gardes : elle me suspectait de plastiquages compliqués d'enlèvements, de meurtres, d'antérieures expériences carcérales. Elle voyait bien comme quoi j'évitais soigneusement postes et préfectures de police ; elle devinait que je devais trafiquer les armes sans témoins, muni d'une lessiveuse à billets. La fille soutenait que c'était pas possible une gueule pareille quand on n'a rien de pénal à se reprocher, quand on n'est pas recherché par l'antigang. Elle n'avait de cesse d'admirer mes traits peu communs, vides, implacables, urgents, de martyr, de terroriste russe, d'ex-tôlard décide. Pour un peu la fille m'aurait vendu aux stupés. La fille était éprise d'exactitude, aimait les chiffres, se perdait tout le temps en cris et en calculs : il

était prévu qu'elle rentrât bientôt dans son pays tropical, elle disait qu'elle croyait bien être amoureuse de moi, que c'était sûr, elle eût préféré me savoir mort sodomisé dans un parloir plutôt que de me perdre. La fille aurait voulu m'amender, absoudre ma facticité à force de sentiments élevés, justifier en droit mon existence tiède et moite, administrer à coups de reins la preuve de mon évidence dans l'ordre naturel. Je trouvais pénible qu'elle vécut comme ça dans ma maison et j'eusse aimé que cela ne durât plus trop longtemps, me débarrasser d'elle, lui faire redonner un manteau et qu'elle s'en retournât danser avec les gens dans une favela loin ailleurs. Elle m'embrassait en anglais. Je ne connaissais pas bien le vénézuélien ni ne savais danser la samba et elle passait son temps à m'embrasser dans la bouche à m'en gercer les lèvres. La fille n'était pas emmerdante. Ma consommation de crèmes labiales à base de baleine augmentait, mais la fille était calme, mangeait peu, ne posait pas de questions, et j'adorais la violer. Elle me faisait chier, aurait voulu m'empêcher de m'enivrer, que je busse moins, que je me calmasse niveau drogues, qui était-elle pour m'intimer des ordres ? Je la violais le matin, le soir, dès qu'elle avait un moment, elle gémissait en anglais, jamais un mot de travers. Je la violais du matin au soir, avant qu'elle partît, après qu'elle était rentrée ; j'étais en nage et me disais qu'elle allait finir par me briser les lombes, me provoquer une attaque. Quelquefois la fille se fâchait. Elle était hystérique, griffait au sang mes mains mon dos ma figure, elle disait dans une langue ou une autre qu'elle avait l'impression que notre relation n'était fondée sur rien, uniquement sur son consentement à mes agressions sexuelles. Je riais ensanglanté devant tant de perspicacité ; pour la peine on couchait ensemble et je lui faisais mal en français tandis qu'elle hurlait en anglais. On ne parlait pas beaucoup, la barrière de la langue aidait. Les voisins écoutaient ; certains me faisaient des remarques dans l'escalier à propos du bruit ; mais en principe ils feignaient de regarder autre part, ne pas fixer absolument mon nouveau visage marqué, les traces indélébiles. Je ne me souviens pas trop, mais de toute manière je faisais ce que bon me semblait de cette fille. J'étais bien avec cette fille. J'étais bien, à l'aise, décontracté, incomparablement supérieur. J'étais bien avec elle et ne lui passais rien, d'une intransigeance totale, ne tolérais pas le moindre écart. Demandait-elle que je lui passasse le sel : je la violais ; exigeait-elle que l'on sortît au cinéma : je la violais ; trouvait-elle une émission mauvaise — elle ne comprenait rien à rien faute de parler correctement le français — et requérait-elle poliment que l'on changeât de chaîne : je la violais ; voulait-elle que je lui accordasse la permission d'inviter une récente amie à dîner à la maison : je la violais — je la violais et menaçais de m'occuper sérieusement de la copine en prime. Je la violais souvent, même le dimanche, mais de temps en temps elle était armée d'un couteau et refusait sous les draps que l'on fit quoi que ce fût : elle disait qu'elle ne pouvait pas, c'était à cause de la lune, des trucs de fille qui saigne. En général elle ne discutait pas, elle n'avait aucun droit ; en général elle acceptait tout, vivante sous l'homme. Ces jours-là, étrangement, elle avait peur que ce fût sale, que l'hémorragie fût trop forte, que j'assistasse à des choses horribles. Ces

jours-là je n'étais pas content, je lui disais, la tourmentais, je restais prudent malgré tout. Je faisais semblant de n'y rien comprendre, je m'énervais, je faisais savoir et puis faut quand même pas pousser elle exagérait c'était trop long ça durait des jours il était temps que ça cicatrisât. Je la pressais, j'usais de tous les moyens, de la contrainte ; je la faisais chanter, transpirer, lui passait la main dans les cuisses jusqu'à ce qu'elle se décidât enfin à s'occuper de moi d'une manière ou d'une autre. On se débrouillait comme on pouvait, on cherchait des expédients : normalement elle cédait et je finissais par réussir à la violer debout dans la cabine de douche. Une fois terminé, elle m'arrosait d'un jet précis du pommeau et le sang courait s'évanouissait dans le trou d'évacuation. J'attendais qu'elle fût partie et je respirais dégueulais tout ce que je pouvais ses culottes tachées les odeurs fades ; je tâchais de me remettre frappé d'une commotion je m'asseyais sali sur le carrelage qui me rappelait l'hôpital, les murs hébétés, les corps, l'aile des fous dangereux pour eux-mêmes, la dérision des êtres qui marchent et pensent avec la liberté d'une tête coupée. J'avais pitié de cette petite fille électrocutée qui brûlait des cierges et grimait aux rideaux ; cette belle noire élevée dans un sertão que je connaissais à peine ou vaguement. La fille était à moi, rien qu'à moi : en matière de meubles la possession vaut titre. Je réclamaï-revendiquais cette propriété active de tout son être, une manière de créance sur le temps. Pour moi elle consentait à n'être que chair inerte aux yeux pâles modelée à ma convenance, dont je faisais plier les épaules sous mon poing et elle tendait les reins. Avec la fille c'était que du plaisir, que de l'être, directement de l'être, de l'être en barre malgré les risques d'infection. La fille était impure et je faisais des efforts inhumains pour ne pas la lapider à coups de pierres. La fille était la Croix aux pieds de laquelle Judas j'étais coupable et me masturbais. J'étais vigoureux, plein de santé, juste quelques nécroses. J'étais bien avec cette inconnue cette folle de moi qui pour presque rien permettait presque tout. Je ne pouvais plus l'encadrer et j'eusse aimé en avoir dix comme elle qui eussent dansé le cul à l'air dans mon salon. La fille était payée, cherchait à m'abattre, m'émasculer, attenter à ma peau, elle se mourait bruyamment de ses secrètes passions pour moi. Elle était couchée contre mon flanc sur le canapé, elle était morte et pleurait doucement parce que sa mère et ses pays lui manquaient. Elle me suppliait de dire si oui ou non il fallait qu'elle se maintînt auprès de moi à mes pieds, si je ressentais quelque chose de pur pour elle, si elle devait tout abandonner pour vivre loin des siens dans mon ombre. J'avais de l'affection pour cette pauvre fille éternellement vierge, ses hésitations nauséuses de jeune réglée, sa viande froide qui commençait de sentir. Je détestais cette putain asservie qui gisait là me posant des questions amorties, me faisait suer, sortir de mes gonds, me manipulait, m'enterrait humilié sous des tombereaux de bonne volonté ; je lui en voulais de faire de moi un être abject, immonde, psychotique, incapable de reconnaître le désir quand il se présentait. Je pleurais à chaudes larmes comme le sale gosse suicidaire que je n'avais jamais été. La fille a cru devoir rester. Vraiment je ne savais pas. Ensuite j'ai oublié.

La fille est décédée et je m'en suis trouvé mieux, sou-

lagé. Je l'ai reconduite à l'aéroport et me suis senti bien, reposé, content d'être enfin tranquille un peu tout seul. Elle s'est rhabillée, elle est partie, n'est jamais revenue, et je me suis dit qu'à la rigueur j'aurais dû la violer plus cette nuit, optimiser. Elle a rassemblé ses affaires, son avoir et tout son être, puis elle est disparue. J'ai eu du chagrin. J'ai conçu que maintenant c'était terminé, que je ne pourrais plus la mettre à l'envi, la commander, qu'il allait falloir se réhabituer, donner du sens à la vie, s'efforcer, avoir envie, paraître. J'ai été bouleversé. J'allais aller mieux. Me porter bien. Me détendre. J'ai réfléchi et j'allais de nouveau être heureux, satisfait, éperdu de calme bien-être, devoir faire l'amour avec le vent, pouvoir soigner mon sida obsédé de douleur resté seul comme un chien. En somme j'ai bien pris la mesure des choses, la roue de mes pensées a roulé tumultueuse. À terme, j'ai considéré que j'aurais tôt fait de remplacer jusqu'à l'inexistence de cette étrangère cette pauvre fille qui n'était rien comparée à toi et j'ai été d'avis que c'était plutôt positif que j'allais avoir du temps pour moi pour m'enfoncer du métal dans les bras avant de me jeter dans le vide les orbites grand ouvertes en criant ton nom en te tendant mes entrailles en perdant connaissance en désirant ton bien sans plus d'espoir infiniment jamais aucun.

C'était il y a longtemps très longtemps, hier ou avant-hier. C'était vers le début, il y a plusieurs années. Tout ceci relève de l'histoire, ça se perd dans les siècles, le temps a passé vite. C'était avant la parousie, un peu plus tard, je n'ai pas retenu si la vie à l'époque était déjà en couleur. C'était fini entre nous. C'était terminé, fini entre nous, je ne sais pas si tu t'en souviens, les artistes le chantaient, la presse en avait fait ses choux gras, à la télé on ne parlait pour en rire que de cela. J'étais las. Il y avait aussi les métros sous la terre qui parcouraient des territoires délavés couverts de gribouillis racontant nos fortunes diverses ; et puis jusqu'aux b-boys à la radio qui immolaient des rimes pauvres, nous les offraient en dédicaces. J'étais las et n'en pouvais plus et c'était fini et c'était terrible. On ne comptait plus les suicides collectifs. Je devais me boucher continûment les oreilles, la vie exsudait ton nom sans cesse, c'était il y a trois ou quatre mois, quelques heures, je ne me rappelle plus bien, j'étais oui las, terrifié, je ne saurais dire exactement. La nature s'était retirée. Plus rien n'était pareil qu'avant. On avait dépendu le soleil, remballé la lune et vidé l'océan. Des feuilles mortes, par ta faute, jonchaient le fond des mers ; et des herbes y poussaient, comme il arrive aux piscines longtemps trahies par les estivants. Les choses existaient, sans plus, se donnant des allures de peintures mortes. C'était fini. C'était terminé entre nous. Tu m'avais répété qu'il n'y avait plus d'espoir, qu'il fallait oublier, que c'était terminé, que mes passions étaient coupables et j'avais bien compris. J'étais crevé après une guerre de trente ans, m'étais rasé-tatoué la tête pour mieux vivre l'épuration. Je ne te parlais plus. Je me faisais du mal. J'écoutais des chansons délabrées d'Adriano Celentano, où le rien est concrètement envisagé. C'était terminé, fini, c'est toi qui l'avais dit, je n'y pensais pas trop, tout ceci paraît si loin, tu me harce-

lais pour que l'on restât des amis. C'était la fin de l'histoire, on devait être de bons potes, quelque chose d'hégélien, je t'écoutais incrédule, je souriais écarquillé. Avec toi les choses étaient simples, la réalité moins épaisse, j'avais bien assimilé le sens de tes mots, tes phrases, tout était cohérent et logique : c'en était fait de nous, je m'efforçais de me faire une raison, je pratiquais le suicide avec assiduité, je creusais pour rentrer sous la terre, en plus tu m'insultais. J'allais sous la terre et bien sûr toi, tu marchais dans le soleil. Tu disais que l'on était des grands maintenant, plus des enfants ; tu insistais pour que l'on demeurât proches tous les deux, que l'on fût de nouveau simplement, magnifiquement, des amis. Tu le voulais à toute force, la situation était claire, assez peu dialectique, tu étais non-amoureuse de moi, d'après moi étrangement folle à lier. Je m'attachais de mon côté à perfectionner mon rôle d'objet vaincu, dépouillé, de nu-vivant, de théâtre des batailles par après déserté. J'étais plutôt à l'aise dans ma condition d'ancien homme de toi : je m'étais toujours su temporaire, je m'estimais encore heureux de l'absence d'aucun droit qu'il me conférait, pas même celui de t'oublier, ce dont je me connaissais d'ailleurs bien légalement incapable. On serait bons amis, de bienveillants copains ; probable que tu ironisais, dénaturais la vérité, c'était ce que tu proposais, ça t'était fort désagréable mais tu étais obligée il te fallait m'exécuter. Tu m'avais dicté minutieusement mes dernières volontés, couchées devant notaire : il était prévu après ma mort que je feignisse de rester en vie, que l'on entretînt des rapports suivis, que je continuasse de fréquenter mon assassin. J'avais refusé catégoriquement : j'avais dit non et je ne te l'ai jamais pardonné ; j'avais dit d'accord et théoriquement je consentais ; je m'étais enquis simplement si tu pensais qu'il subsistât quelque chose à nous dire. Tu affirmais qu'il eût été dommage et bête que l'on ne se vît plus, que l'on fit des manières pour des histoires si peu importantes, pour de vieilles lunes appelées, de toute manière, à s'amuir ; que du reste on n'avait pas nous besoin — on n'avait jamais eu besoin — de parler. Je n'étais pas sûr que cela pût fonctionner. Je voulais bien essayer. Tu pouvais bien aller te faire foutre espèce de ventre. On était bien conscient tous les deux de source sûre que mes silences à l'avenir ne sonneraient plus pour toi que comme des sentences, les tiens à mon avis que comme des vexations. Tu ne souhaitais pas entendre mes explications. Tu avais encore des lambeaux de nous entre les dents. Tu ne m'avais pas paru triste, persuadée que la loi était de mon côté, inscrite dans un livre porno. Pour ma part, je t'avais demandé juste un peu de temps, celui de m'habituer, reprendre goût à une existence dépensée. Au final, j'étais rentré chez moi pour n'en plus remuer, m'abandonner à la dépravation, cultiver dans ma chair la solitude. J'avais vacillé, perdu pied, par mégarde j'étais tombé dans le coma. Ç'avait duré des semaines : j'étais mort cérébralement, surpiqué jusqu'à l'os impuissant à trouver une veine propre, de temps en temps sonnait la concierge à cause du courrier qui s'amoncelait. Ç'avait duré des lustres : j'oscillais entre conscience et inconscience, une expérience assez désagréable, un genre de mort en branche avec un goût de Dieu au bout. Je jouais à me tuer. Je massacrais le temps, me repaissais

de télévision, je m'endormais fasciné devant *Les Feux de l'amour*. *Les Feux de l'amour* sont le Tao, la Clé, le Commentaire, quant à toi tu n'avais pas tenu parole. Tu avais juré avec transport mais tu ne m'avais pas laissé assez de temps. Tu passais ta vie à me retéléphoner, prendre de mes nouvelles, m'empêcher de te haïr. Tu m'empêchais de te haïr, de devenir celui que j'étais, tout le contraire de ce qu'il ne fallait pas être ; tu eusses mérité que je m'immolasse par l'essence en bas de chez toi en provoquant du scandale en débitant des prophéties. Quoi qu'il en soit tu rappelais de temps à autre. Tu rappelais et je ne décrochais pas. Tu rappelais, je ne décrochais pas, le répondeur s'en chargeait, mais rien de personnel, de dirigé contre toi. De façon générale je ne parlais à personne, je n'avais pas le temps ; de façon générale j'étais trop occupé à t'écrire des lettres que je cuisinais et mangeais cuites à l'eau. J'avais perdu plus ou moins seize kilos. Je me nourrissais pour l'essentiel à base de mort froide, de désastre sous vide, de petits enfers individuels déjà tout préparés. On était de bons amis, assez proches qui se disaient tout, on ne se voyait pas régulièrement mais rien n'eût su entamer notre mutuel attachement. En passant, tu avais fait de moi de la viande bonne pour la vermine ; après quoi, tu m'avais rappelé et puis cessé de rappeler. Au total, tu avais cessé de rappeler, on m'avait conduit aux urgences, on m'avait recousu, donné des cachets, en revenant de la morgue où l'on m'avait autopsié j'avais commencé d'aller mieux. Cela faisait maintenant sept ou huit siècles, je me rétablissais de mon décès grave, je recommençais d'apprendre à survivre, parfois j'allais fleurir ma tombe sur laquelle ne poussaient que des tags et de l'herbe vivace. Tout ceci était encore assez récent et je m'efforçais de t'effacer, de t'oublier peu à peu, de souffrir d'amnésie. Je t'oubliais peu à peu, je gardais de toi de beaux souvenirs, de belles choses liées à toi me rendaient l'existence attachante. Je t'oubliais peu à peu, miracle nain et personnel, je pensais moins à ma mort — que le manque clinique de toi me rendaient pourtant très supportable. Je sortais un petit peu, quelquefois je poussais jusqu'au bois, les drogues de substitution faisaient effet. Je parlais de toi souvent, je me remémorais encore, tous ces jadis et ces naguère que tu coulais ici, quand trop bourrée la nuit tu voulais bien rester, tes yeux comme des frigos ouverts qui m'empêchaient de dormir. J'allais bien, j'allais mieux, je négligeais de mourir, je ne me roulais plus par terre devant les pharmacies, je me disais que tu allais bientôt revenir, ou te perdre dans les lacunes de ma mémoire. J'étais bien, j'étais en forme, je respirais le grand air, faisais du sport ainsi qu'il m'avait été conseillé par la médecine légale. Or c'est précisément le moment que tu avais choisi pour à nouveau paraître. C'était un dimanche, ou samedi, ça n'a pas beaucoup d'importance, je ne pensais pas à toi, j'étais convalescent, tu avais fait mon numéro. Vraisemblablement c'était dimanche, je faisais mon ménage, classais mes ordonnances, tu étais en pleine vie, avais demandé si l'on pourrait se voir, j'avais bien cru mourir. Tu voulais que je vinsse, passasse à ton domicile, tu riais à gorge dépliée, mon sang faisait du bruit. J'avais été fort, j'avais été courageux, je t'avais dit que non que c'était très improbable. C'était hors de question, les docteurs avaient

recommandé du repos, aucune émotion qui ne convînt au défunt, en plus j'avais des choses à faire, ensuite je n'avais pas envie. Ç'avait été si soudain : tu avais eu une crise des nerfs, tu t'étais mise à couiner, tu avais supplié la voix tordue, tu t'étais répandue et puis c'était urgent. Ça n'avait pas pris longtemps : tes pleurs fissuraient le marbre, j'étais tombé en syncope, je m'étais traîné à genoux, je t'avais dit j'arrive j'étais venu j'étais là. Pour aller plus vite, je n'avais pas pris le temps de me raser, de me couper les ongles, de me teindre en blond. J'étais venu en voiture, j'avais hésité à prendre le train. J'avais réfléchi cinq minutes et tu habitais dans Paris mais je savais pouvoir m'y garer gratuitement et sans peine le dimanche. Je n'avais plus beaucoup de temps, j'étais venu en voiture, pas même celui de me blanchir les dents, de me brosser les os. La route était noire de monde et j'étais vivant. La route était noire de monde et ça n'avancait pas, interminable. J'étais ce charnier étonné de vivre, de conduire et masser ses reliefs, levé de son sépulcre pour avoir halluciné ton cri sous la pierre. La circulation était fluide, tu m'avais rappelé à la vie, de rares embouteillages sans gravité. Au royaume des morts, je m'étais frayé un chemin, j'avais roulé à tombeaux ouverts, t'avais téléphoné bravant le danger depuis le corbillard pour t'en informer. Un contretemps fâcheux m'avait salement retardé : pour me dépêcher j'avais brûlé un feu rouge. J'allais être en retard, j'avais brûlé ce feu, ou m'étais fait photographier très vite sur le périph, on m'avait embarqué menotté la tête dans une cagoule en route vers un centre d'internement spécial. On m'avait interpellé, transféré en salle d'interrogatoire, des chemises bleues m'avaient tabassé assez longtemps harnaché au chauffage ; ensuite des blouses blanches avaient calmé mes hurlements radouci mon humeur en m'injectant du penthotal. Par bonheur ça n'avait pas trop traîné : j'avais été traduit précipitamment devant le tribunal de police. J'étais passé en comparution immédiate — j'avais même manqué de temps pour préparer convenablement ma défense et rentrer dans mon bon droit. En temps de guerre, il est probable que j'eusse été exécuté. En l'espèce, le juge avait paru bien disposé à mon égard. J'étais tombé à genoux, j'avais fait montre de regrets véridiques, d'une volonté rassise de m'amender, et puis vous comprenez Votre Grâce je l'avais pas vu moi ce feu comment voulez-vous je roulais beaucoup trop vite et puis c'est pas ma faute aussi j'étais pas dans mon état normal j'étais complètement ivre-décédé au moment des faits. À la fin je m'étais garé en bas de chez toi, j'avais eu de la chance. C'était une belle journée, je m'étais bien garé, je n'avais pas le code d'entrée de l'immeuble, je t'avais donné derechef un coup de fil. Je t'avais rappelée, ta voix était caressante, silencieuse, du reste tu paraissais déjà mieux. J'étais bien de mon côté, tellement heureux que fût revenu le temps où l'on passait sans rien dire notre existence au téléphone. J'étais monté chez toi quatre à quatre, arrivé à bout de souffle, j'étais je crois en retard, ce n'était pas bien haut, j'avais couru dans les escaliers (l'impression que je vivais). De ton côté tu avais laissé la porte ouverte, comme avant, mais tu m'avais accueilli distraitement vu qu'avec quelqu'un d'autre tu étais pendue au téléphone. Le jour avait paru décliner et la température tomber. J'avais relevé mon

col et attendu que tu raccrochasses, me demandant bien à qui tu pouvais raconter des choses en riant dans ta langue pour moi indéchiffrables. Tu avais raccroché, tu étais belle étrangement belle les cheveux défaits d'une beauté sans égale. Tu portais des lunettes rectangulaires et un parfum d'homme. C'était bien. Tu resplendissais belle comme la nuit. C'était comme avant. J'étais plus mort que vif. Tu m'avais dit bonjour et t'étais excusée. C'était en automne, il faisait beau, une sorte de saison des pluies solaire et décalvante qui fait vieillir les arbres. Pour moi ce jour je me rappelle tu t'étais peint les lèvres, mis c'est certain du vernis dans les pieds. Après ça — pas longtemps — tu t'étais tue et c'était agréable, comme si tu te concentrais pour être belle, parce qu'il vous est difficile d'être belles et de toujours respirer dans le même temps. Tu pleurnichais moins, pas si atteinte, je m'étais senti misérable empêtré dans mes ridicules et mes spasmes. On était là dans ton couloir à se renifler et puis tu t'étais tue — avant ça tu t'étais excusée. Tu ne te lamentais plus, tes maux s'étaient taris, tu étais singulière et gaie et semblais ignorer en silence jusqu'au sens même du mot pleurer. Tu ignorais le verbe, dans tous les sens du terme. Tu t'étais excusée, tu t'étais tue, ensuite remise à jacasser. Pour ma part j'admirais simplement ta viande rouge, ton bon cul plein et propre, l'odeur forte mais normale. Je ne savais pas au juste ce qui me valait d'être-là ; si ça se trouve je passais là par hasard, j'avais vu de la mort alors j'étais rentré. Tu m'avais proposé un truc à boire, à manger, sans y croire ; j'étais énervé j'avais refusé tout en bloc tiraillé par la soif et la faim te sachant d'ordinaire excellente cuisinière. Tu avais sorti tout un tas de choses froides du frigo, je n'avais touché à rien et manqué m'évanouir. Tu avais préparé du café, pas très bon, ton café avait un goût. Tu posais trop de questions, demandais comment je me portais, tu souriais par énigmes et te disais contente que je fusse là. Tu t'excusais, te confondais en salamalecs d'avoir eu besoin de moi comme ça surtout maintenant que ça allait, que tu te sentais mieux. De mon côté j'étais ravi-fou de rage que tu fusses mieux, que tu allasses bien, que tu n'eusses positivement plus besoin de moi surtout maintenant, que ma présence te fût dorénavant dérangeante. Tout cela était plutôt bon signe, car je m'inquiétais de ta santé, j'avais eu assez peur pour toi que je savais vulnérable. Tu demandais des choses insignifiantes, des mots sans suite passaient tes lèvres, tu posais des questions futiles et mes réponses ne t'intéressaient pas. Tu les écoutais d'un air poli, exagérément attentif, et pour tout dire stupide. Tu n'écoutais pas, ou peu. Tu ne m'entendais guère, mais aucune importance, j'avais entrepris de te raconter l'histoire de Jimmy Namiasz.

Jimmy était un type un pauvre que je connaissais d'avant, d'il y a longtemps, du temps où j'étais gosse. On s'était rencontré récemment avec Jimmy, sûrement à la campagne, dans mon ancien ghetto, quand j'y allais parfois pour me jeter du haut d'une seringue ou écouler mes restes. On s'était découvert deux ou trois jours avant, comme je retournais au quartier me promener voir blanchir la racaille et chuchoter autour des bancs aux assemblées des morts des maîtres de cérémonie qui tiennent les murs et dressent les chiens. J'avais recroisé le jeune

Jimmy l'autre jour, c'était avant qu'il expire. Je l'avais recroisé, on ne s'était plus vu depuis des années, tellement de temps, ça m'avait fait du bien, on n'avait jamais vraiment sympathisé tous les deux. Jimmy n'allait pas bien du tout lui non plus, à la recherche d'une méthode pour rester en vie. On ne se connaissait pas, on ne se sentait pas fort lui et moi, je me demande à la rigueur si avec Jimmy nous n'avions pas baisé ensemble par le passé, sans que je m'en aperçusse. On se connaissait peu et je ne me souviens pas avoir jamais été transsexuel, mais il est possible que Jimmy et moi eussions entretenu un moment ce genre de rapports fut un temps, viscères contre viscères. À l'époque, Namiasz et moi-même nous connaissions assez mal, parlions peu, nous posséder nous prenait déjà beaucoup de souffle. À présent, j'étais content de le revoir. Jimmy en fin de compte était dans un sale état, souffrait d'une importante absence de dents, manquait de camisoles chimiques propres. Jimmy sentait, Jimmy avait aussi beaucoup d'argent massif planté dans le visage, les cheveux sales et les ongles poreux, encore que Jimmy prétendît avoir arrêté les drogues dures. Jimmy était au chômage depuis quelques mois ; il ne se plaignait pas, n'était pas mécontent, s'entraînant à sous-être. Il se réjouissait d'avoir enfin le temps nécessaire pour étudier pleinement la musique capitale de jeunes dépressifs anglais, remarqués il y a peu, qu'il « goûtait », et puis aussi pour s'occuper de son grand-père. C'est le grand-père de Jimmy, sa seule attache, qui avait élevé Jimmy. À présent, le grand-père ne ressemblait plus à rien, presque plus figure d'homme, il était très malade et refusait de mourir, dégingolé en enfance. C'est son grand-père Namiasz qui avait élevé Jimmy Namiasz, à qui Jimmy devait le rien qu'il possédait. Jimmy avait de l'affection, aimait assez son grand-père ancien déporté par miracle rescapé des trains. Jimmy me racontait tout ça, je me demandais pourquoi. Jimmy narrait avec un profond respect l'enfer que lui faisait vivre son aïeul, la dette inextinguible qu'il avait contractée envers lui, son grand-père, qui maintenant se traînait comme une seiche, pissait, chiait partout sans égards pour personne que c'était une honte. J'avais mis le temps et puis ensuite j'avais fini par comprendre. Jimmy avait ses raisons pour proposer ce qu'il proposait : la solution finale pour sa famille et quelques éléments superflus dans le même temps. Jimmy était là, dévoué, torchant, s'occupant autant qu'une mère de son ancêtre, lequel ne visait plus à rien ; Jimmy avait même arrêté les drogues souples et mangeait moins pour économiser. Pendant tout ce temps, il y avait ce boulot qui attendait Jimmy dans le Sud, au soleil, qu'il fallait se dépêcher d'accepter, ne pas laisser perdre. « C'est pas tout le temps qu'elle cligne des yeux la fortune disait Jimmy, et quand elle bavarde faut la saisir aux cheveux, autrement... » Jimmy avait les larmes en me racontant tout ça à moi, un inconnu, une mémoire close, une sorte de vide au centre avec du rien autour. Jimmy disait comme ça qu'il n'en pouvait plus de son grand-père, qu'il n'y pouvait rien le pauvre vieux mais que la situation ne correspondait plus à un complexe de normes minimales idoine. Il y avait la voisine, la Veuve comme l'appelait Jimmy, qui était descendue des fois quand Jimmy n'était pas là faire des monstruosité au grand-père : un genre d'extrême-onction et le

grand-père l'arrosait. Jimmy au départ n'avait pas vu le mal : « Tu comprends, le vieux, c'était sûrement la dernière fois dans sa vie qu'on lui pompait le fluide ; et il avait l'air tellement heureux, ça lui filait l'impression un peu moins de mourir, il hurlait plus dans son sommeil que des araignées tombaient du lit jusque dans son plafond. » La voisine, la Veuve, elle avait commencé à merder. Jimmy avait bien fait ses comptes, tout vérifié, ça devait faire dans les 50 000 balles que le grand-père s'était fait sucer, soutirés en même temps que sa carte bleue. Jimmy s'était énervé, normal. Jimmy avait senti le vent venir et peur aussi que le vieux peut-être ne l'exhèrède. Avec la voisine, il y avait eu des mots. Avec le fils de la voisine aussi, à qui Jimmy avait enfoncé le nez dans la nuque et cassé la bouche sur les marches d'escalier. Jimmy était ennuyé dorénavant. Il retrouvait des vilains termes gravés sur sa porte, et puis des fois même du caca sur son paillason. Surtout, Jimmy dormait mal la nuit, ne sortait plus sans son surin, en avait marre qu'on l'assassine. La voisine habitait juste la porte au-dessus ; et ils étaient minces les murs et les planchers dans les cages à lapins où ils vivaient tous. Jimmy prétendait ouïr les conversations la nuit chez la voisine, avec des drôles de types des pochards qui buvaient beaucoup d'alcool en espérant la baiser à tour de rôle pendant que le fils filmerait. Les types offraient leurs compétences ; ils disaient comme ça : « Si tu veux la Veuve on s'en occupe nous, on lui règle son compte au p'tit trou d'balle du d'sous çui-là qu'a r'fait la mâchoire à ton gamin ; c'est pas des trucs qui s'font, faut pas laisser passer, faut lui faire cracher au bassinet et pis qui c'est sinon qui va banquer les frais d'chirurgie ?... » Bref, Jimmy m'expliquait à moi qui ne suis personne que c'était terminé, que ça suffisait, qu'il en avait soupé de ces salades, qu'il exigeait réparation. Il était prêt à payer mais il lui fallait trouver sans délai un escadron de la mort, un particulier pour se charger de l'holocauste, pour le débarrasser de la Veuve, du fils, et tant qu'à faire du grand-père avec. Jimmy insistait bien : ça devait se régler soigné et nickel-chrome dans un bain de sang ; après quoi on jetterait les cadavres dans la rivière avec une livre de ciment autour du cou et on discuterait d'autre chose. Jimmy disait qu'il serait reconnaissant, redevable, qu'il ne le regretterait pas celui qui s'en occuperait ; Jimmy avait de l'honneur à revendre, de l'estime, et quelques économies. J'avais été touché par Jimmy, toutes ses douleurs, je dois bien admettre. J'avais répondu que je devais réfléchir, voir si je connaissais un quelqu'un susceptible. En y repensant, je ne sais plus si Jimmy m'avait vraiment demandé de piquer mon couteau de boucher dans la gorge de son grand-père, de faire du bel œuvre, de le travailler au fer à l'ancienne et maquiller la chose en crime sexuel. Ça m'avait semblé naturel, il fallait lire entre les lignes. En y repensant, je crois bien avoir convenu avec lui d'une date, d'un prix, d'une méthode. J'avais contracté l'engagement, on s'était tailladé les veines et frappé dans les mains. Jimmy souriait de ses plus beaux sourires automatiques ; Jimmy était heureux et à mon tour j'étais heureux de le voir reluire, montrer visqueuses les gencives, d'être en mesure de lui rendre ce service. À moi il faut dire il en coûtait si peu : j'étais un criminel en vogue, convaincu de meurtres sériels, « l'Ennemi dangereux à la hallebarde »,

on avait retrouvé dans ma cave des morceaux de disparues de l'Yonne, je fascinai les foules, les schmidts étaient à la poursuite de moi, en plus j'étais récidiviste, plusieurs condamnations à vivre par contumace et j'avais pris perpèt'. J'étais le fils du néant, l'enfant au regard dévoré des méduses, celui dont ne parle aucune prophétie, dont le temps n'a pas gardé trace, un corps numéroté aux organes revendus à un prix sacrifié. À présent je vivotais en liberté, te relatais tout ça, l'histoire de Jimmy Namiasz, un peu aussi la mienne, mais toi tu t'en fichais, tu ne me regardais pas. Du fond de ma tombe je te rapportais le roman namiaszéen, une ancienne poésie de l'avenir, ses allégories ses paraboles, mais tu t'en balançais, tu m'observais à l'œil nu. Tu m'observais vivant de tes yeux gigantesques et je brillais par ma béance incréé dans des mondes sans lunes. Parfois je m'inquiète si je n'ai pas rêvé, si mon existence a jamais eu une vraisemblance en dehors de toi, si l'univers connu d'alors n'était pas le pur produit de tes hallucinations personnelles. Possible que rien de tout cela ne fût vrai, que j'eusse tout inventé, ou bien toi ; et puis peut-être que non en fait — comment savoir ? —, tu paraissais si loin, dans ma tête tout se mélange. Les larmes m'étaient montées sans raison et j'avais dû me retirer. Je ne sais pas dire au juste ce qui m'ensevelissait ; je larmoyais involontaire, contraint de m'attarder dans tes toilettes, trembler d'énervement en regardant dans le trou voir s'il y avait du toi au fond, un peu de sale. Ça devait être le soleil, toute cette foutue lumière trop blanche qui entrait dans la pièce à travers tes rideaux sans fenêtres. J'avais les yeux tant fragiles, enclins à la conjonctivite ; j'étais ici et là fiché en l'air dans la douleur du temps, loin de mes attentes et mes rêves à mourir debout. Il faisait du soleil et je ne voyais que la nuit. Je veux dire, qu'est-ce que tu attendais de moi en vérité, à quelles fins me poursuivais-tu avec tant de ténacité, pourquoi me triturer si charnellement dans tous les sens ? Difficile à déterminer... On n'était plus ensemble, c'était fini et c'était ta faute, et chacun de tes gestes, tes postures, tes regards sur moi puait l'équivoque. J'en veux pour preuve que tu demandais sans arrêt comment j'allais, pourquoi on ne dînerait pas ensemble, pourquoi on ne sortirait pas, qu'est-ce que je dirais d'aller boire un verre et après t'enculer ? Je veux bien croire que tout ceci n'existait que dans mon imagination, que j'étais diminué, n'allais pas très bien, que mon esprit battait la campagne ; mais enfin je ne crois pas me tromper en affirmant qu'on ne se connaissait pas, ou à peine, avant de nouer cette relation tant particulière que tu t'étais appliquée à mettre à sac. Or voici que tu me harcelais pour que l'on rede-vînt les amis que l'on n'avait jamais été ; que tes yeux se trempaient parce que je te laissais sans nouvelles, parce que je refusais de continuer à vivre sous la lumière de toi. Idéalement, pensé-je, j'eusse dû te profaner sur un coin de table ton slip entre les dents pour te faire voir la seule amitié que je t'eusse jamais portée ; idéalement, tu eusses peut-être fini par te laisser faire et soudain te souvenir par le bide de ce qui te manquait, te plaisait chez moi, du lien indéfectible qui nous associait quand je t'éjaculais au visage. En attendant, je m'étais produit-imbibé devant toi et c'est toi la coupable qui me jugeais-traitais en corps simple, donnée élémentaire du système, en morte-

possibilité. Tout était ta faute et moi, courbé sur mes jointures, je recevais ta sentence, gravée dans ma chair vive par électrocution. J'étais revenu brisé des toilettes, fourbu, murmurant dans ma barbe, le visage rougi d'avoir été trafiqué et lavé. Tu avais feint par politesse de n'avoir rien relevé. Tu étais toujours irréprochable devant les étrangers, d'une extrême obligeance avec les inconnus. Quand tu m'avais appelé — tu te souviens ? —, dit de venir, j'avais résisté, refusé, prétendu ne pas avoir le temps, des choses à faire et puis tu ne m'aimais pas. Tu avais pleuré à ciel ouvert — tu te rappelles ? —, tu avais faim de moi et crié ton exigence quant à mon être qui, un temps, t'avait fait battre l'existence plus fort. Tu m'avais expliqué que c'était à cause de l'autre, mon successeur, celui qui m'avait précédé, qu'il t'en faisait baver, voir de toutes les nuances. Tu n'étais de nouveau plus avec lui qui t'avait délaissée, réclamait que tu avortasses pour le cas où tu serais gravide. Tu me l'avais dit, tu t'apprêtais à commettre une bêtise, l'irréparable pour ce toquard. J'avais accouru chien que l'on siffle en vue de me distraire, me battre copieusement les cuisses à force de me marrer. J'étais venu, accouru, ventre à terre, au départ si heureux : dans le malheur j'avais été le premier — ça n'était pas rien —, l'épaule secourable, celui nécessaire que tu avais sollicité, en lequel tu avais foi. Tu n'étais plus avec l'autre, tu vivais en plein ton veuvage, tu le pleurais et j'examinais ta dignité se perdre en pertes blanches, pâles, diaphanes. En vérité en vérité je puis le dire, je me divertissais de cet air débraillé que je ne te connaissais pas, de ce regard de brute, obstiné. Pour toi j'avais traversé l'espace. Maintenant j'hésitais. Je tergiversais. J'aurais voulu te venger, courageux lui régler son compte, recourir à des techniques muay thai, le violer massivement dans une cave en écoutant de la rap avant de le faire tourner à des mecs que je connaissais. On aurait pu coucher ensemble aussi, te caresser un peu les seins pour te consoler au cas où. Mais non : tu me jugeais, tu me trouvais encombrant et ça se voyait ; j'occupais trop d'espace vu ma nature surnuméraire. En plus tu allais mieux, c'était plutôt rassurant, tu t'étais apaisée, sans doute vous vous étiez parlé au téléphone, sans doute vous aviez baisé et il avait rempli ta bouche entre-temps. Ta bouche était emplie de paroles amples, stupéfiantes, douteuses, que filtrait ta denture ; tu racontais n'importe quoi, série d'ensembles vides, à peu près tout le contraire de ce qu'il ne fallait pas dire. Tu étais pleine de toi, tu te sentais bien et belle et vivante ; et belle effectivement tu étais, et vivante, mais nue aussi et sale et impure — tu ne t'en rendais pas compte —, impure à perdre haleine. De nouvelles taches solaires étaient apparues, encore un coup des Américains, je me penchais par le balcon, fumais une cigarette et m'amusais à les compter. Tu m'avais fait venir, déplacer, tu avais fait ta pute. Pour toi j'avais déchiré les formes les espèces la matière les essences mais tant pis. Tu t'étais déshonorée et tu ne comptais pas pour moi : tu comptais pour du vide pareil au vide qui horrifie la nature, du vide pareil au vide qu'à mon tour je représentais exclusivement à tes yeux clairs. On avait passé la journée ensemble. Ensemble on avait causé peu. Ma présence et mon corps qui à moi me pesaient tout le temps t'avaient fait du bien et on n'avait pas eu *nous* besoin de parler, de

faire semblant. On avait passé la journée ensemble et on s'était revu : ça m'avait fait plaisir. On s'était promis de remettre ça bientôt, de ne pas s'efforcer de s'oublier, de désapprendre à moins se connaître. J'étais bien avec toi, tu n'avais pas parlé de l'autre que du reste jamais tu n'évoquais. Ç'avait été une bonne journée en ta compagnie : il avait fait soleil, l'air embaumait et j'avais été heureux si heureux blanc comme une ligne les veines réouvertes faisant des efforts pour ne pas trop saigner, tacher tes tapis. À la fin du jour tu avais pris ta chaise, tu t'étais rapprochée. Tu voulais me montrer je ne sais quel article pas du tout intéressant dans un magazine. Tu t'étais avancée, tu étais tout près, je pouvais sentir ton odeur de fille pleine et toi la mienne ce qui, je me disais, te rendait inquiétante. On ne s'était pas embrassé. Tu aurais bien voulu tu avais bien failli te jeter à mon visage et j'avais bien perçu le tissu tiède de ta jupe se froissant nainement contre ma cuisse, mais on ne s'était pas embrassé. On ne s'était pas embrassé et on ne s'était pas du tout anéanti l'un l'autre dans l'entremêlement minéral des salives. D'une certaine façon on ne s'était pas embrassé. Tu étais une femme, tu étais assise, tu ne pensais à rien malgré ton air enfoncé, tes mains et tes pieds m'avaient paru énormes. De mon côté je regardais mes chaussures, décolorées par le temps. Je traînais ça et là pétrifié, amoureux comme un rat, frappé de cécité. Tu m'avais dit qu'il était tard, que tu étais fatiguée, que tu te levais tôt demain matin et qu'il fallait que je partisse à présent. Je m'étais levé je t'avais souri tout compte fait d'un sourire morcelé. Je m'étais excusé je n'avais pas vu le destin passer. Je t'avais fait promettre d'avalier quelque chose, ne pas rester le ventre creux, t'éteindre pendant que je ne te reverrais plus jamais. Tu avais répondu positivement tu étais allée t'étendre et j'avais fermé la lumière. C'était la nuit, le soleil cognait, j'avais perdu la vue. C'était la nuit, le soleil médusait, j'étais rentré chez moi périr. On n'y voyait plus goutte, j'habitais assez loin, quelque part au-dehors, à plus d'une existence de chez toi. On n'y voyait plus rien, ça se passait dans le noir, j'avais patienté une bonne dizaine d'heures dans ta cage d'escalier que l'autre arrivât pour le dépecer avec mon opinel, ensuite j'étais rentré en bâillant.

J'ai pris la voiture et le chemin du retour, crevé. Après quoi, évidemment, j'ai été mieux. Au total, ça m'a fait du bien de te revoir. Quelquefois je m'inquiète si je n'ai pas rêvé. Sur le moment, en partant, je me souviens prenant les quais m'être demandé ce qui allait advenir, ce que penserait la compagnie d'assurances en apprenant les faits ; que c'est complètement ivre de toi que brusquement le sang a battu dans mes veines que j'ai perdu le contrôle que j'ai dérapé renversé tué une femme avant de me précipiter dans la Seine avant de mourir noyé incarcéré dans la tôle cadavre plein d'eau la tête vide de toi t'ayant expirée à la surface t'ayant crachée comme une vérité t'ayant épuisée dans mon souffle et quelques bulles de vie superflue.

1348. Année de l'épidémie. Croix sur les portes. Sang sur les murs et puanteurs de boucherie. J'étais arrivé à l'aéroport. J'avais chaud. J'en tremblais tellement j'avais chaud. Le voyage s'était mal passé et je me demandais

bien ce que je fichais là. J'étais là à t'attendre devant le truc qui tourne et vomit les bagages. Je ne pensais à rien. Crachais du noir. Je me reposais du voyage éprouvant à cause des trous d'air et de l'atterrissage et du sac tiède et humiliant qu'il avait fallu rendre rempli à l'hôtesse. Je t'attendais. Mes rigidités me faisaient mal à mes genoux d'automate. J'avais comme un grippement dans ma technologie politique du corps. Des revenants perfidaient alentour qui profitaient de ce que je ne les comprenais pas. Des types sans bras fumaient malgré l'interdiction sur les panneaux et je me disais qu'ils ne respectaient rien vraiment ces étrangers des pays au-delà. J'étais mal en point. Des bubons me poussaient à l'aîne et aux aisselles qui m'arrachaient des cris durant les incisions. Des crises de température et d'épouvante me jetaient par terre des fois le soir et pâlassaient mon visage jusqu'à la noirceur. Tu m'avais invité en vacances. J'avais accepté sans hésiter. Tu m'avais dit viens ça va te faire du bien et j'avais fini par dire oui c'est vrai ça que ça pourrait pas me faire de mal. C'était très longtemps avant tout ça. C'était juste après qu'on se fut connu. À présent j'avais chaud. Il faisait trop soleil et je n'étais pas habitué ; je me demandais ce que je fichais là à transpirer abondamment, l'estomac à l'envers et le visage dégouliné. Je t'attendais. Les morts d'ici parlaient à la hâte une langue aberrante. Pour m'occuper, j'écoutais le son qu'ils rendaient, feuilletant mon *Guide Maimonide des Egarés*, quand tu avais téléphoné enfin sur mon pliable. Tu avais dit salut et tu étais désolée mais tu ne pourrais pas venir me prendre, il valait mieux que je sortisse et louasse un taxi. Pour moi, je ne disais pas non mais je n'étais pas sûr de pouvoir, c'était la première fois que je venais et puis j'étais diminué. Tu avais ajouté surtout ne te dépêche pas vite et prolonge le taxi, j'ai vraiment pris du retard. J'avais regardé partout autour de moi l'œil médusé-perdu-englouti dans l'inconnu mort. J'avais eu du mal à trouver la sortie. Je n'avais pas osé supplier les spécimens croisés et comme je ne lisais pas le baragouin, j'avais eu du mal. À l'extérieur, l'air était chaud, écrasant, obèse. J'avais chaud, je m'étais dépouillé de mon blouson de cuir qui grince pour me couler mieux dans la mort. J'aurais voulu vivre nu, féroce et anthropophage ; j'aurais voulu stopper le monde, marcher dans la mort pour une fois avec style ; mais je n'étais qu'un pauvre type en t-shirt, les yeux livides et aux aisselles trempées ; j'étais un nullard sans dégain, qui rasait dans son ombre pour éviter de se faire remarquer. J'avais été déçu que tu ne fusses pas venue me prendre. Mince, c'est quand même toi qui m'avais fait venir. Je te détestais de m'avoir laissé seul boquillonner des heures parmi les pauvres et les miraculés de l'aéroport. Je te détestais, mais te trouvais des excuses. C'est vrai, on ne se connaissait pas si bien. C'était déjà gentil de m'inviter. Je ne sais plus comment on se connaissait mais c'était peu de temps avant je pense. C'était à un vernissage organisé dans un bar mode et consacré à mon art ; à l'époque, j'exposais des créatures pour extorquer la clientèle et me picoler aux frais du tenancier ; toi, tu devais passer là par hasard et mon « travail » t'avait fait rire — mes portraits noirs à l'encre de seiche, mes natures mortes et enterrées, mes récupérations de cimetière et mes poupées-machines ; tu avais rincé l'« artiste » comme il se doit et on

s'était laissé du temps pour réfléchir avant de faire des saletés ou de devenir intimes directement. À présent j'étais là, mal, claudiquant mes souffrances sur ton invite ; j'étais forcé de prendre le taxi, doutant que l'air vicié d'ici arrangeât réellement les choses dans mon état de santé. Au départ, on s'était rencontrés ; après, j'avais prié et espéré dans les églises durant des semaines et par la suite tu t'étais ressouvenue de moi, de nouveau signalée à moi, tu m'avais retéléphoné un soir de solitude et on s'était revus, avinés de concert, on s'était mieux connus et on était devenus intimes — « potes de bistrot », comme tu aimais à canailler aux connaissances à toi qui s'informaient. J'étais là, rendu à ton désir, une certaine forme de désir, indécis, flottant, non prémédité. Tu m'avais invoqué et j'étais comparu, élevé par le fait même au rang d'objet qui existe, mortellement désirable. J'étais dehors, regard perdu, existence objective, je hélais les stalkers qui se relaxaient à bord de leur taxi et faisaient semblant de pas me voir. Un stalker, pris de pitié, avait fini par me prendre. J'avais produit le papier sans rien dire, où tu m'avais griffonné ton adresse. Le stalker, rupestre et fatigué de naissance, m'avait laissé ranger seul ma valise dans son coffre avant de démarrer. Probable aussi qu'il évitait de s'approcher à cause de mes accès de toux copieux, mon mouchoir taché de vie ; probable qu'il regrettait déjà à cause de mon œil glissant, étincelant de meurtre et de piqûres antirabiques. Durant le trajet, à l'abri à l'avant derrière une glace de sûreté, le stalker s'était pris à bégayer trois mots en langue vivante pour se détendre mais je ne m'étais pas laissé faire. Il avait tout de suite reconnu parmi moi l'enragé tovaritch ; il avait voulu m'expliquer ce me semble l'assèchement du grand fleuve et sa transformation régaliennne, bourgeoise, en jardin enclavé. Pour moi, je m'étais bouché les oreilles, je ne voulais rien pactiser ; je ne souhaitais pas briser la glace avec le stalker, faire cesser le bavardage en pelotant son goitre. J'aurais pu, mais je ne l'avais pas fait. J'avais les membres propres, je n'avais étranglé personne. La poésie, ça attendrait un petit peu. La voiture roulait, le compteur tournait, je transpirais du corps. Mon corps suant se tortillait sur son séant, j'avais du mal à contrôler. Mon corps se démenait comme une petite brute accablée de stupeur et de fatigue, dont je devais maintenir les bras pour qu'elle se tînt tranquille. Le stalker me scrutait de travers dans son rétroviseur. La voiture n'était pas climatisée, et je l'abominais de m'observer ainsi gesticulant sur le cuir feint des sièges arrière. J'avais envie de lui crier de pas me regarder, que tout était sa faute. J'avais envie de lui dire de faire gaffe, qu'à tout moment je pouvais me jeter sur lui. Le stalker se taisait terrorisé, je ne mouftais rien non plus. Je supportais en silence ses yeux gorilles dans tous les sens, et ses grandes mains répugnantes aussi, posées velues sur le volant. Je réfléchissais à comment agresser le stalker malgré la glace sans me faire prendre, et comment arrêter ces tarentelles épileptiques sans m'avalier la langue. C'est là que je m'étais centré sur les mares dégueulasses, inondées sous nos bras. C'est là que je m'étais enquis de ce symptôme secondaire. J'avais remarqué ces grandes mares depuis un moment, qui s'épandaient aux endroits impolis, chez moi mais également chez le stalker. Naturellement, je me disais, serinais, me rassurais, il fait

chaud c'est normal, ça ne nous rapproche pas pour autant lui et moi. Et cependant, le phénomène ne laissait pas de m'angoisser quant à ma présentation imminente devant toi. Bien sûr, je ne sais plus si j'étais épris de toi déjà. La légende dit que si mais ce n'est pas clair. Je ne doutais pas en tout cas que les mares tôt ou tard pussent poser un problème. J'avais ouvert les vitres à fond du taxi, et soulevé les bras pour sécher mais rien à faire. J'avais dû me faire une raison au sujet des mares — de toute façon ce n'était pas si important, en plus je n'étais pas épris de toi. À l'arrivée, j'alignerais un langage sans détours : je te dirais salut et comment va et excuse pour les mares mais c'est le stalker ce colombin qui m'a infecté avec sa boue. Heureusement je n'étais pas épris de toi déjà ; nous n'avions pas vécu ensemble et puis je n'étais pas sûr. Dans la voiture, la chaleur tournait, le compteur roulait, qui me défiguraient l'esprit, les traits, et me faisaient des mares. Les nouveaux morts ont toujours l'air miteux dans les pays bouillants. C'était encore trop tôt pour être épris de toi directement, et il fallait que je susse d'abord ce que tu valais au quotidien : supporterai-je de bon matin au réveil ta viande en chemise de nuit et tes pieds nus, obscènes, enchaussonnés d'immonde ; tes simagrées d'étrangère à table le midi parlant la langue exprès pour m'apprendre et me faire sentir seul ; l'odeur crépusculaire le soir avant dormir derrière tes passages barbouillés aux toilettes ? J'étais mal, dans le taxi affreusement mal décomposé les intestins au bord des lèvres. Je ne m'étais pas déterminé encore sur le point de savoir si je te chérirais perpétuellement comme le Veau d'or ; il me restait du temps un peu pour décider si je voulais t'aimer d'éternité, d'amour et d'eau fraîche. Je ne sais plus comment on se connaissait du reste, non plus qu'à quel degré. Ces choses-là s'oublient vite. Moi je n'ai pas de cervelle. Sûrement par des personnes interposées. Sûrement par des amis communs qui s'étaient mis martel en tête. Ils s'appelaient Sébastien comme le chien et Marilyn comme la suicidée : c'était un couple et ils nous avaient invités une fois pour le souper en vue de nous entr'exhiber. Sans doute s'étaient-ils convaincus au préalable que nous formerions grâce à eux également un beau couple, qui à son tour favoriserait la formation de nouveaux couples et que s'accompliraient ainsi de loin en loin les Écritures. Mais je me rappelle de tout ce soir-là et comment on s'était picolés et échaudés pendant la cène avant que Sébastien en gentleman ne nous servît pour digérer de bons rails bien précis de colombienne. Et les rails m'avaient fait voyager en train loin dans la mort et ça je m'en rappelle. Mais les morts sentent spécial, et Sébastien mis en gaieté s'était levé tout à trac pour tituber et m'attirer secrètement dans la cuisine. On s'était levés tous les deux, profitant de l'absence aux sanitaires des filles parties replacer leurs serviettes. Et Sébastien dans l'arrière-monde riait ses rires cagneux ; Sébastien se bouchait les yeux pour ne plus rien sentir, dansant sur de vieux airs comme malgré lui d'une danse macabre ; Sébastien déréglé tournait autour du temps et, si je l'interrogeais, il noyait la blancheur. Mais il avait fini quand même comme j'insistais par dire en bref sa vraie idée : il prétendait d'ores et déjà que tu étais partante ; il désirait savoir alors ce que j'en pensais personnellement de terminer tous les quatre dé-

loqués dans un bain chaud à s'empoigner mutuellement. Ç'avait été une bonne soirée chez Sébastien et Marilyn. On s'était rencontrés par l'entremise de chouettes amis un peu exubérants c'est sûr mais enfin entre nous la sauce avait pris. Maintenant j'étais là, indéniable, descendu du taxi, en avance sur ton retard. J'allais vivre chez toi un temps, longtemps, on n'avait rien fixé. On avait traversé le fleuve sec avec le stalker, mais la rue où tu habitais était en travaux et le taxi pour mon malheur n'avait pu l'emprunter — j'avais dû remonter à pieds plusieurs stades ou je ne sais quelle unité en vigueur encore en terre compromise. Je transpirais comme une vache sous le cagnard fatiguant derrière moi mon énorme valise. Je me demandais ce que je fichais là, jusqu'où je serais prêt à m'arrêter pour toi, mais pour l'instant je ne savais pas de réponse. Je maudissais ce pays sans arrêt pas fini qui ne manquait pas de pauvres pourtant ni de manuels pour terrasser les rues, et j'étais bien content de n'avoir pas laissé de pourboire au stalker quoique l'argent ici ne fût pas cher. Je bénissais ce pays de ciels verts et de fleuves maliens dont les lits sinistrés et plantés de jardins aux palmiers nous serviraient bientôt de promenoir ensemble. Physiquement, je le sentais, j'approchais de ton antre. Ton spectre voletait au-dessus des pestes et marécages. Je reniflais fort fort tes chairs brunies d'été. J'insinuais déjà de drôles de parties de jambes en fer. J'avais chaud, je m'étais arrêté dans l'espace pour me calmer, concentré sur les signes du ciel. Apaiser dans une ombre les échardees vivantes, brûlures et immenses tristesses de ma géhenne à bout portant. L'air résonnait durant ce temps des nuées de grillons et autres prodiges à cri bestial massés en arbres. Devant moi, des cavaliers de l'Apocalypse sur leurs motos cherchaient leur chemin. Dans les hauteurs, de grands moulins battaient des ailes pour se défendre des efflanquements d'un chevalier à la triste figure. Ailleurs, des châteaux se déconstruisaient. Les morts des rues paraissaient souffrir. Des travestis en nage tiraient sur leurs collants. Plus loin, des souteneurs à rayures se régalaient de les voir, soiffant de frais rakis appuyés dans une embrasure, sculptant leur cinquième ongle dans un effondrement d'escalier. Pour moi, je m'étais repris, j'étais reparti, ça allait mieux. La température externe avait encore augmenté. Je ressentais d'autant moins le chaud. J'avais même repassé mon blouson noir. Vraiment, ça s'annonçait bien ces vacances au soleil ; puis ça me ferait du bien à mes deux poumons condamnés. Enfin, j'étais arrivé chez toi. Tu m'avais ouvert après que j'eus sonné et le monde à mes yeux s'était soudain enluminé. Tu sortais de la douche, ta chevelure humide mouillait le dos de la robe légère et transparente que tu venais de passer. Tu t'étais faite belle, horriblement belle, plus belle encore que dans mes meilleures amnésies. Tu l'avais fait sûrement exprès, rien que pour moi, ça m'avait perturbé. On s'était assis, on avait échangé des devinettes, on n'en finissait plus de s'examiner. Tu m'avais dit des choses, posé quelques questions sur le voyage, tu m'avais demandé comment ç'allait. Ça allait *thank you* ; ensuite on avait visité l'appartement, on avait circulé dans l'espace pour que je m'habitue aux méandres des pièces et ne me levasse et ne me perdisse, la nuit, en allant chier. J'arpentais les domaines, j'offensais les tapis avec mes pé-

niches, je te suivais comme on suit la lumière en soulevant haut les cannes. Dans la salle qui lui était consacrée, tu m'avais présenté ta mère, la pauvre, malade et âgée, pourvue de petits yeux morbides. Ta mère, malgré la maladie, se donnait en spectacle, elle parlait avec effusion une langue que je ne comprenais pas. J'avais embrassé avec horreur la main froide qu'elle tendait, et les ruines avachies de ses joues. J'avais humé l'effroi, pénétrant, molaire, des vieilles personnes que la mort à l'intérieur a déjà gondolées ; j'avais reconnu le bruit soupirant de la mort, qui vide les os et crache, sirène dans les tuyaux et joue de la flûte à trous. Mais je n'avais pas failli ; et je voyais bien à ton air que tu m'en savais gré. Ta mère, la pauvre, elle n'avait pas l'air de se rendre compte, qui continuait de parler comme on avait quitté la pièce. Sans doute elle s'estimait vivante, et c'était mieux comme ça. Sans doute elle s'ignorait bréhaigne, les entrailles desséchées. Ce n'était pas ma fonction de juger. On ne flingue pas dans les hôpitaux. Tu m'avais tiré par le bras pour m'indiquer ma chambre avec mon lit — celui qu'on ouvrait seulement aux amis, où ton père avait fermé les yeux — , tu m'avais regardé déballer mes affaires et déplier les draps. Tu me fixais bizarre, insistant, je ne savais trop quoi présager. Pour le reste, il était déjà tard et tu m'avais donné le temps juste pour changer de tricot de peau avant que nous nous en fussions dîner. Dehors, tu m'avais dit des excuses pour ta mère, le tableau, la scène, le saisissement occasionnés. Les baisers, minorais-tu, n'étaient réclamés que de temps à autre par désespoir et sans penser à mal ; ta mère ne sollicitait que très rarement de ces gâteries et pourléchades de jeunes hommes qui, se figurait-elle, lui retendaient la peau du visage ; ta mère imaginait ainsi s'appliquer le traitement des masques mexicains qui consiste, aux jours des morts, à éviter d'être reconnu et emporté avec les transis. Selon toi, c'était normal à de tels âges, on pouvait tolérer une ou deux excentricités. Moi, j'avais bien pigé certains soirs qu'il faudrait s'appuyer ta mère — et qu'alors les dîners seraient longs. Pour l'heure, c'était dehors, un autre temps, je ne souhaitais pas me traccasser. Pour l'heure, tu me marchais côte à côte, quasiment sur les pieds. Ça valait bien quelques sacrilèges. Mais je ne crois pas que j'avais déjà les idées tordues à ton sujet. Je ne crois pas que j'avais déjà tous ces fantasmes de viol ontologique. On marchait, discutait, on explorait la ville et toutes ses dépendances. Dans les murs, sur les façades tout là-haut, des chambres étaient creusées et peintes à même la pierre qui enfermaient des vierges noires. Tu m'avais expliqué que celles-ci, dans leur sein, collationnaient chacune mille magies d'osselets, crânes, tignasses, chaînes et mètres de croix ayant appartenu à des saints martyrs éventrés. Une fois l'an, on descendait d'en haut les vierges et des vrais hommes portant cagoule les exhibaient en procession. C'est bien, disais-je, ça fait plaisir d'être entouré de chrétiens. Pour ma part, je ne suis qu'un chien de l'enfer. Pour ma part, j'apporte le feu, la maladie. De toute façon j'arrive au bout du voyage. Quand je serai mort parmi vous, j'irai cracher sur vos dépouilles. Mais déjà tu ne m'écoutais plus. Déjà, tu paraissais si loin. La ville était noire de monde et tu nous circulais. De monde suscité par la moindre chaleur du soir. Tu nous circulais

dans la ville, hâtivement, que tu connaissais comme ta main. Tu nous emportais dans la foule et m'invitais, au passage, à dîner de zakouskis et de smorrebrods dans des bars mode où l'on parlait l'américain. C'était bon. J'étais bien. On se dépêchait. C'était des bars à la mode, regorgeant de pédérastes, comme j'aime. Je ne sais plus bien combien on en avait écumés au reste. Ça n'a pas tellement d'importance. Je ne vois plus comment ça m'avait coûté cher. Le beat était extrême, la populace bruyante, et on s'époumonait à tu à toi à même le zinc en tamponnant nos verres avec des amis mode qu'on venait de se faire. À la fin, tu étais complètement pleine. À la fin, je ne savais plus très bien qui j'étais. J'avais placé ma main sur ton épaule. Tu t'étais laissé faire. Éreintée. Un démon flanqué sur ton épaule.

On s'est possédés longtemps cette nuit-là, ta mère a entendu crier. On a été malades comme des chiens tous les deux. Le lendemain, je t'en ai reparlé à table. Le lendemain, je t'ai dit il faut crever l'abcès. Tu m'as dit oublie, qu'on était ivres hier, on fait ce genre de choses alors mais ça ne compte pas. Je t'ai dit pour moi ça compte, qu'hier j'étais sincère, je refusais de désapprendre. Tu m'as dit oui, c'est vrai, parfois le vin est véritable, et c'est le cœur qui s'énonce. On a parlé d'autre chose. J'ai renversé mon café. Tu n'as rien répondu. J'ai évoqué dans mon esprit les replis de ton corps, contours, fosses d'ombre et puits de lumière, que désormais nous partagions. Toi, d'un seul coup, tu t'es mise à couiner, blêmir, susurrer le nom de l'autre, que tu aimais à dépérir, à t'ouvrir les entrailles s'il demandait, comme font les petites filles. Je n'ai plus trouvé à dire. Tu couinais, pleurnichais, je n'ai rien eu à ajouter. J'ai bredouillé tu sais, moi, je suis quelqu'un, je peux tout accepter. Tu m'as répondu non, oublie, que c'était une erreur. Que tu préférerais mieux t'arracher l'intérieur du ventre que de recommencer. C'est dommage, j'ai dit, et t'ai pris les épaules. Et dans les oreilles je t'ai chuchoté la nuit, cette nuit passée derrière ta silhouette, mon ombre fixée parmi les interstices, et la chambre, ta chambre, sur le tapis, les frottements, spasmes, cris, ces cris, des grognements. Après je me suis levé, j'ai plié ma serviette, tu m'as sifflé la colère et ordonné de rester. C'était la première fois qu'on se disputait. Je me suis levé. Ce n'est pas vrai que je me suis levé. Je suis allé aux toilettes et puis me suis rassis. Par la suite, on s'est possédés souvent toi et moi, pratiquement toutes les nuits, ta mère peut témoigner. En général, on s'efforçait d'être souls, pour ne pas trop se souvenir. En général, tu faisais comme si que rien n'était, tu m'implorais de jouer les règles. La journée, je ne devais m'ouvrir à personne, pas même toi, c'était un lourd secret — entre nous il ne fallait causer que peinture, et mort. Pour moi, je voulais bien essayer, ça n'avait pas d'importance. La journée, je te demandais comme ça l'air de rien s'il n'y avait pas quelque chose de mort en nous, dans tout ce qui nous entoure, quelque chose qui relève de la mort tu ne sens pas ? Tu disais non, sincèrement je n'ai rien vu, peut-être la peinture c'est différent chez moi. En peinture à mon sens, tu n'y connaissais rien ; mais en mort, c'est pire. En tous les cas, on ne s'évoquait jamais les tu-sais-quoi. Enfin le soir venait, et l'on sortait dehors. On se rendait à pied vers les gargotes du bord de mer. Le soir, je

me mettais en dimanche malgré que c'était la semaine, je mettais de l'eau de Cologne, lustré comme un Baron Samedi — car certaines choses ne se peuvent recevoir le cou sale, ni faire en habits de tout le temps. On se promenait des heures ainsi, sans se toucher, à distance, respectant nos distances, toujours suivant le rituel. D'en haut, la ville nous télésurveillait, la ville et ses façades tourmentées de linges rances, de vieilles en habits noirs, de vierges sur le retour et de barreaux aux fenêtres. Il faut mettre des barreaux aux fenêtres, tu disais, sinon les gens se jetteraient. Et aux bars, il faut s'imaginer je ne disais rien et tu ne disais rien non plus. On se taisait tous les deux, crucifiés aux comptoirs, suçant dru nos alcools, pressés que le temps passe et puis qu'on en finisse. Que tu me saignes et me repousses, m'agrippes, te cramponnes aux barreaux du lit. Il faut mettre des barreaux aux lits, tu disais, sinon les amants sautent dans le vide. Que les corps se devorent l'âme enfin à pleines dents. Et il faut le croire, le lendemain tu marchais, loin de moi tête basse, des égards plein le corps, et sur la plage on s'allongeait, nus, à distance, nus pratiquement, hystériques, frigides comme des sphinx. Si bien que quelquefois je m'interroge : tout cela s'est-il vécu ? Dans ma matière instable là-haut n'ai-je pas fantasmé ? Et le temps a filé. Les vacances ont déguerpi. On n'a rien vu venir. Une nuit, tu t'es soulevée du lit en sursaut, tu m'écriais de partir, de partir vite, de ne revenir jamais. C'était en pleine nuit, j'ai plié mes bagages, réveillé ta mère, dit au revoir à ta mère. Elle a pressé ma main, elle ne s'est plus rappelé mon nom, qu'elle mélangeait avec l'autre. Depuis je vais mal, cela se conçoit. C'est un voyage dont on ne revient pas. Qu'on ne court pas à l'envers. Cette nuit-là on a pris la voiture. Je t'ai dit non, ce n'est pas nécessaire, j'appellerai un stalker, mais tu n'as pas voulu. Oui, pardon de ressasser mais maintenant tout est pire. J'ai descendu parmi les fatigués. Oui, ensemble on a labouré les draps, ça me colle aux regrets. À l'aéroport, tu m'as laissé seul dans les orties sur un parking sordide. J'ai eu honte. J'ai eu mal. J'ai mal encore. Ça ne passe pas. Aujourd'hui, j'ai repris l'existence. Essayé. À force de *training* de pénitence et rédemption. On ne peut pas dire que tu aies gagné. Aujourd'hui, j'ai refait ma vie, j'ai recréé les conditions. C'était la nuit, tard, tu as coupé le moteur. Voulu m'aider à récupérer les bagages, à soulever les bagages. J'ai dit non laisse, ne perds pas de temps, il y a l'autre qui t'aime quelque part. Je t'ai vu l'eau sortir des yeux, je me suis demandé ce qui arrivait. On s'est possédés longuement dans le noir, une dernière fois sur la banquette arrière, en manière de se dire adieu. Ça s'est passé sur un parking béant, je l'ai souvent revisité. Quand on a eu fini, on s'est regardés sans rien dire. J'ai claqué ma portière, je suis parti sans me détourner. Pas mécontent de rentrer chez moi. Je t'ai dit merci, embrassée dans la bouche, attendu qu'un avion se libère et me ramène chez moi. Dans l'avion j'ai encore fait du grabuge. J'ai crié, j'ai voulu redescendre, je me suis trouvé mal. Oui, c'est de cette façon qu'on s'était rencontrés, qu'ensuite on ne s'est plus jamais revus. À présent je m'en sors. À présent tout est clair. J'arrive à la fin du naufrage. J'ai retiré ma perruque d'Alice et suis repassé de l'autre côté du miroir. J'ai un projet, un génocide. Bientôt ce sera la grande revue

des vivants et des morts. La croix est sur ma porte. Et je veux m'élargir la tête aux dimensions du ciel. Et je veux m'écouler du ciel comme une goutte d'épine sur le front de Jésus.

Je remonte l'avenue Carnot. Je ne me prête plus au jeu. Sur le chemin, un hôpital de jour. Je n'ai jamais vraiment été quelqu'un. Je cherche le métro. C'est un beau quartier, linéaire, que je ne connaissais pas, je ne suis pas d'ici. J'arrive de nulle part, je suis parti de rien. L'hôpital me laisse un drôle de goût dans la langue, une forme d'embarras. C'est un quartier bien humiliant, dans le XVII^e, où les personnes sont des messieurs, où il n'est plus de terres sans maître, où les esclaves sont à la peine, où les mères des riches prennent des traitements contre des maladies morales, de possédants. J'ai ce relent de femme dans ma bouche ; et mes chaussures brûlées de chaux, de cendre, poussière, pareil que les Arabes-manœuvres sur le chantier. Cette nuit, j'ai travaillé comme un ouvrier.

Je reviens de chez l'intéressée, qui présente des troubles hystériques. La veille, l'intéressée a tenu à ce qu'on assiste pour de vrai en banlieue à une partie de football. L'intéressée n'est pas d'ici, arrivée de Taiwan. L'intéressée n'est pas française, mais elle connaît assez les langues latines. À l'origine, plusieurs mondes nous séparent. En ce qui me concerne, je sais relativement peu de mots en parler étranger, certainement pas suffisamment pour y survivre ou manger de bons nems. L'intéressée a soigné ses cheveux, qu'elle a jolis, noirs et lissés. Ses cheveux d'intéressée sont somptueux. Son cul aussi est joli, sobre. L'intéressée existe vraiment, je m'efforce de m'en convaincre. L'intéressée possède une poitrine, un regard parallèle. Elle a aussi un visage, un visage fait d'ancienne céramique. Je trouve sa peau pâlement foncée particulièrement intéressante ; et son sexe, je me dis, doit sentir la feuille de thé, l'odeur un peu perdue d'un parfum débouché. Mais ce sont surtout ses cheveux, lourds, bleus, génétiquement très au point. L'intéressée n'est pas bien, elle ment comme elle existe, elle porte des cicatrices aux bras. Au départ, l'intéressée est une amie à moi que j'ai.

C'était la première fois qu'elle allait voir une partie de vrai football dans un vrai stade avec des vrais hommes ; l'intéressée paraissait possédée, subir d'autres états de conscience. J'avais hâte de respirer dans l'intéressée, de rentrer dans les plis de l'intéressée, d'être assis sur son dos, de rompre la chaîne du froid. On a pénétré dans le stade, on a regardé la partie, elle s'est achetée une casquette et de l'eau et moi rien. L'intéressée valsait au bord du volcan. Elle poussait des cris suraigus, se frottait à moi et miaulait d'une manière que je jugeais grotesque, inhabituelle et pour tout dire déplacée. On était bien situé, on voyait bien les buts. L'intéressée ignorait tout des règles mais carcaillait des encouragements. L'intéressée était hystérique, je me rappelle l'avoir toujours su. Quand l'un de nos joueurs marquait, elle s'arrêtait de respirer et mourait. Les gens autour nous reluquaient, tous à moitié cons. D'un autre côté, je n'étais pas peu fier d'être vu en possession de mon bien meuble, ma bête de luxe, mon objet rare et compliqué, mes droits territoriaux. Quand il y

avait but, de toutes ses forces elle frappait mon épaule, de ravissement, d'agitation, enveloppée d'une fine couche de démence. Elle mettait les mains devant la bouche et se déchirait les traits, en proie à une violente attaque d'orgasme. Elle me faisait mal. Je ne disais rien et puis je n'étais pas à l'aise. Je trouvais splendide l'intéressée entièrement nue sous ses vêtements tissés d'angoisse et de subconscient. Elle me faisait craindre le pire, plus que les coups. L'intéressée était douée d'une certaine épaisseur. J'avais peur de toute cette pureté, qu'elle ne s'éventre et, de mépris, devant tout le monde, me jette ses viscères au visage. On ne sait jamais ce qui peut se passer avec ces personnes qui existent.

On a pris le train pour rentrer sur Paris. On n'est pas resté en banlieue, où les routes suent la poussière, où déshabillée la ville accouche de la ville, où de grands Nègres défigurés faisaient peur à l'intéressée. On est descendu station Châtelet-les-Halles ; de là on a marché et commandé des bières dans un endroit spécialisé. Ça s'est fait comme ça, on n'avait pas prévu ; ça s'est fait comme ça, en même temps on n'applique jamais autant les règles que quand on improvise. L'endroit ne me plaisait pas trop, ça manquait de pédérastes. Mes chaussures étaient blanches, englouties par du sale. On a descendu des brocs de bière à jeun et elle en a profité pour discuter sans arrêt et moi non. Je confectionnais certaines phrases à propos de littérature, philosophie, des choses, autant que je me souviens, que j'inventais, que j'avais lues ou entendues. Je racontais des obscénités, l'intéressée ne me comprenait pas, je ne me suivais pas bien non plus. C'avait été une chaude journée, poisseuse, la bière sans manger me faisait une chirurgie. Je la flairais nerveuse, humide sur sa chaise, légèrement prise de boisson. Elle avait le poignet souple, la gorge profonde, les yeux roses d'harassement et de paradoxe. Pour elle aussi il y avait eu le soleil, toute la sainte journée, qui avait cogné, elle me buvait du bout des lèvres. Elle disait ne pas tout saisir ce que je disais, que parfois elle me soupçonnait de poésie invraisemblable, de m'exercer au langage abstrait, de vivre de l'autre côté des mots. Je lui ai répondu naturellement ce que j'en pensais maintenant de la poésie, pègre des lettres, que j'aimerais mieux crever. Elle souriait-acquiesçait. Pour se détendre elle m'interrompait sans arrêt, passait sa vie à expédier des messages succincts depuis son téléphone pliable. J'ai pensé à la mort pour me décontracter. À la troisième pinte, l'intéressée était subjuguée de dégoût pour son désir, re-foulé par vagues, par gros temps. Elle a pris ma main, me pressant pour qu'on en finisse. L'intéressée a dit que non, qu'il ne se passerait rien ce soir. J'aimais assez cette honnêteté, ces façons un peu saxonnes. J'appréciais modérément qu'elle me trouve, soulignait-elle, pour elle qui revenait de loin, « exotique ». L'intéressée était beurrée, sentait la tise montée sur des moulins à vent. C'était agaçant et je ne prisais pas des masses que l'on me traite comme un aborigène, que l'intéressée me parle comme à un Antillais. Elle recevait des coups de fil de ses copines depuis New York, l'espace, des satellites, elle répondait en langue des signes. Elle m'a expliqué pour ses parents, pour son enfance, tellement heureuse et malheureuse. Elle disait qu'elle était désolée, mais qu'elle n'y pouvait rien. Elle

racontait des choses communes, d'après moi d'intérêt mineur, réputées éclairantes. Elle venait d'une autre sphère de l'existence, là où les fils prodigues ont l'air heureux et les dents bien plantées. Elle était pourtant née du bon côté du revolver. La vie est une vallée de larmes, m'exposait en substance l'intéressée.

L'intéressée était percluse de solitude, il commençait à se faire tard et j'étais agité. Elle riait sans raison devant moi qui bâillais aux corneilles ; à d'autres moments elle se réfugiait aux toilettes, probablement pour chier et pleurer. Pour l'essentiel, ses pieds petits frôlaient les miens sous la table, elle sublimait entre mes mains et murmurait. Elle demandait si par hasard je n'appartiendrais pas un peu à une mafia, elle trouvait excitant d'être en danger. Sa maladie, ai-je pensé, est bien connue de la nosographie, inscrite dans des tableaux cliniques de classification. Il se faisait tard et c'était bientôt l'heure de mon dernier train. L'intéressée s'est arrangée pour commander une autre bière, juste avant que je ne le rate. Je me suis arrangé pour la boire. Ses yeux brillaient comme des lampes, ça n'était pas dû qu'à l'alcool. L'intéressée divaguait, s'emmêlait les pincesaux, harcelée de désirs qu'elle chassait d'une main machinale. Elle prétendait ne pas croire en l'amour, que les manifestations liquides et les corps extatiques ne la concernaient pas. Son travail, de toute façon, ne lui donnait pas le temps d'avoir une folie privée. Elle était bien toute seule, préférait rester propre et n'était pas intéressée. Évidemment elle me mentait, le sexe trempé par d'autres vérités. Elle se disait de confession protestante, indifférente aux choses physiques, et fille de diplomates taiwanais. Elle m'expliquait avoir été élevée aux États-Unis dans une petite église de bois blanc ; et puis aussi il y avait ce qui lui était arrivé de sexuel quand elle avait sept ans. J'évitais de parler de magie blanche, de psychologie noire, d'autres sujets qui fâchent. J'avais peur de me désintéresser trop vite de l'intéressée. J'ai hésité un instant à la prendre au sérieux, à me plier à ses exigences vraies, à l'allonger blindée, à la fumer sur le comptoir, mais je me suis retenu. Elle a payé et on est parti. Il était tard et selon ses plans il n'y avait pas trop de choix il fallait bien désormais que je dorme chez elle. Elle a invoqué un canapé-lit dans un salon, qu'il faudrait déplier si on avait le courage. On est rentré à pied depuis la place du Châtelet jusqu'à la rue où d'ordinaire elle veillait seule. Chaque carrefour était prétexte à s'arrêter pour la saisir et l'embrasser. La plupart du temps, l'intéressée se laissait faire, souriait et ouvrait grand la bouche. La plupart du temps, elle me détestait, se dégageait violemment pour me gifler m'écorcher avec ses pierres. Ses gifles surtout provoquaient mon émoi, que j'écrasais douloureusement contre ses cuisses. On s'est dépêchés d'arriver chez elle. Une fois là, elle s'est mise à supplier, elle ne voulait pas et sa langue contre la mienne trahissait l'égarement. L'intéressée s'est raidie dans ses talons, juchée sur son angoisse. Elle m'embrassait puis s'arrachait à moi ou détournait la tête du côté vers où tourne la Terre. Elle parlait de rester amis, de ne pas tout gâcher, d'aller plus tard creuser ensemble et perdre l'esprit dans une fête foraine californienne, du côté de Marne-la-Vallée. Elle était ridicule, elle le savait et s'en voulait. Elle s'excusait de ne pas pouvoir, d'avoir

vécu d'une vie d'encre et de n'avoir pas été capable. L'intéressée était âgée, au moins dans les vingt-neuf ans. Être vierge, insistait rouge de honte l'intéressée, c'est quelque chose qui se fait beaucoup aux États-Unis. Là-bas, les filles pour rester pures ne font rien que sucer. Là-bas, les filles sont libres et elles avalent si elles ont faim. L'intéressée s'accrochait à moi, elle couvrait mon visage de tendresses, l'intéressée suffoquait mais pour d'obscurs motifs c'était hors de question. Elle regrettait. C'était comme ça. Elle n'était pas cliente. Elle m'a demandé si je désirais prendre une douche pour l'hygiène parce qu'il faisait chaud. Elle n'a pas souhaité éteindre la lumière. Bien sûr au total elle a pleuré et braillé et j'ai dû forcer un peu ; mais dans l'ensemble je crois qu'après elle allait mieux.

Au matin, j'ai rouvert les yeux tandis que l'intéressée était évanouie. Les draps avaient saigné et dégageaient une odeur. Ses kimonos de prix portaient la marque de mes lacérations. La veille, je l'avais soignée-éventrée par tous les orifices ; mais ce matin, je me sentais l'humeur plus délicate. J'avais été ému par cette histoire à vomir debout, ce qui lui était arrivé autrefois, l'incurie de sa famille et des institutions. Je ne voulais pas la réveiller. Sans doute elle faisait semblant d'être endormie ou sous l'emprise du chloroforme ; elle pouvait avoir honte et pensait qu'elle ne saurait plus marcher. Assurément, ça ne serait pas facile et elle aurait besoin de temps pour oublier, se souvenir, s'habituer à sentir de la vie pure battre à nouveau dans sa poitrine dénouée. Assurément, elle finirait par récupérer, se purger, suivre une cure, dormir beaucoup, penser à autre chose, peut-être se précipiter par la fenêtre. Plus tard elle me remercierait. De toute façon il faut détruire Carthage.

La mort dans les sandales, je remonte l'avenue Carnot. J'ai plus ou moins arrêté de mourir. Je vacille entre temps et espace, fortement dissociés. Je tombe des nues, manque plusieurs fois de me faire une entorse. C'est une nouvelle journée de perdue, je ne ferai rien et puis j'ai mal au crâne. Une journée de plus de volatilisée, pas tellement différente des autres. Le quartier pèse de tout son poids, sous une lumière étroite et irritante. Je sens que je ne m'appartiens plus, enlisé quelque part. Je fais une pause dans un café, je descends aux toilettes m'appliquer un visage. En remontant, je commande un Doliprane et gratuitement un peu d'eau. Le sang coule depuis les paumes de mes mains. Le serveur me demande de partir.

Je ressors pour m'engouffrer dans une ouverture pratiquée au niveau de la terre pour les besoins du métro. Sur un fragment du quai, j'attends mon train. Des acharnés se promènent libres de leurs mouvements ; d'autres sont crucifiés et languissants à même les murs. J'attends mon train et de m'installer dans un wagon de cuir capitonné. J'attends au bord du vide. Au-dessus de ma tête rayonnent des écrans noirs. Du fond aveugle des tunnels ça sent le frais de la cave. Je laisse fondre sous la langue mes impressions.

Le train finit par venir, dans un chahut de tous les temps. Dans le train, la chaleur est à rendre. Étrangement, le train contient beaucoup de prostituées, quelques travestis à l'air paternel et un seul Jimmy Namiasz. Jimmy est accroupi dans un coin. Jimmy paraît mort avec des dents

d'acier. Son corps gît là intact, ses yeux blancs mangés de taies. Tout le monde me regarde, lui seul feint de ne pas me reconnaître. Les putains me dévisagent, font claquer leurs strings et leurs mâchoires. Les travestis articulent des signes, relèvent leurs robes de mariées traînantes au sol ; les genoux béants, ils laissent paraître des triangles de cuir, caressent leurs barbes naissantes. Dans son sommeil, les yeux de Jimmy sont éteints. De grands phalènes viennent pourtant s'y poser, qui vivent dans les excavations. Jimmy les ôte mécaniquement, il les dévore sans se réveiller ce qui fait rire tout le monde. Jimmy refuse de me faire exister. Pendant un instant, je ferme moi aussi mon regard ; quand je le rouvre, Jimmy n'est plus à sa place. Jimmy se balance plus loin au bout d'une corde, qui se donne des airs et tente de m'abolir. Jimmy est en pleine descente. Jimmy amuse la galerie, joue des tours à de pauvres hères maigres et secs, ivres de méthadone. Quand il en a assez, Jimmy le front défait se lève pour parler aux putains, fatiguées et malades : il propose de leur tirer pour rien les cartes ; quand elles acceptent, il leur annonce la date catégorique de leur décès. Il fait chaud extrêmement chaud, la chaleur file la nausée, l'air fuligine d'émanations pestilentielles. Jimmy s'en fout lui, qui s'ouvre les veines pour se rafraîchir. Jimmy a ce sourire dégueulasse, coupe pure vive aux lèvres grand écartées, difformité obscène qui lui barre la pleine gueule. « Va te laver la figure Jimmy, va te guérir tes maladies de peau ! » — j'ai envie je pourrais lui ordonner à Jimmy, lui conseiller quelques séances de chirurgie réparatrice ; mais je me tais et le laisse avec sa terreur collée sur la devanture. Fatigué, je ferme à nouveau mon regard et fais ce rêve court et mathématique : je croupis dans un bain et mes dents délabrées tombent dans l'eau en ordures. Je peux me tromper, mais je me dis que Jimmy est bon pour l'enfermement, trop au bord de lui-même, mûr pour les ailes tordues d'un manoir psychiatrique. Jimmy est en pleine psychose, il faut que quelqu'un prenne soin de lui, se décide à contresigner les certificats nécessaires, oblige les autorités à faire leur sale turbin administratif. J'aime Jimmy comme ma petite sœur, mon double, une glace dénuée de tout pouvoir réfléchissant, je ferais n'importe quoi pour qu'il décède. Mais j'ai beau essayer de l'attraper, tout seul je n'y arrive pas ; Jimmy me glisse chaque fois entre les ongles, délaissant son manteau trop chaud et sale en toutes saisons. Je ne suis pas vétérinaire, mais il me semble qu'on ne devrait pas laisser pourrir Jimmy dans cet état second, errer fiévreux et pris d'éther parmi les souterrains, guignol métaphysique atteint de laideurs infectieuses virales. Je ne suis pas vétérinaire, mais le sujet me paraît devoir être sanglé bien à l'horizontale, placé sous appareils à électrocution, calmé-choqué en tri-injections sublinguales, ramené loin de nos femmes et des habitations. Le train roule un train d'enfer. Le train est un direct et ne s'arrête dans aucune gare. À un certain moment, on a tous pu sentir l'effroi brutal causé par les chuintements agraires de la colonne vertébrale de Jimmy, allongé sur les rails. Jimmy était si fier de ses os propres et nets, vidés de toute substance. Jimmy est un type risqué, un intouchable, une sorte d'eschizophrène. Ce jour-là, je comprends que Jimmy Namiasz et moi-même allons faire un bout de chemin ensemble. Ce

jour-là, je comprends que jamais plus je ne marcherai seul dans un désert. J'ai très mal aux yeux. La lumière électrique. Maintenant on sera plusieurs entassés dans une même machine.

Le ciel est rouge. Dans une certaine mesure le ciel est rouge. Le ciel est rouge par association avec un soleil qui se retire, un soleil taché de sang. Rouge par contraste. Un soleil tel qu'on se l'imagine, tabou, brûlant et qui agit intérieurement, vivant et remué. Je me frotte les yeux. Je me force forcément à arrêter de respirer. Une certaine maturité mâle dans le rouge. Immobilité en mouvement. Ex-et concentrique en même temps. Cela étant, il est difficile de soutenir que le ciel est communiste, même rouge. La rougeur du ciel a plutôt à voir avec le temps. Le temps. Le temps a beaucoup trop d'importance dans la vie humaine. Le temps comme la couleur sont choses psychiques. Le temps m'est un obstacle. Bientôt je m'émanciperai de vos frontières. Bientôt je vivrai par-delà la couleur et le temps.

Au début, le ciel est rouge ; et après, il s'est mis à pleuvoir. Le ciel prend la couleur de rien. Les barbituriques ont du mal à passer. L'eau s'écrase contre les vitres avec bruit. Je décide d'aller me nettoyer. Je trouve que je sens le gens du voyage. Je quitte momentanément le ciel nagueuse rouge. Je réfléchis. L'homme est un insecte extraordinaire. La guerre me paraît rouge. La guerre est rouge, et souvent même communiste. La guerre est mésestimée par les temps qui courent. À tort la guerre est un concept mésestimé. C'est pour des raisons morales que la guerre est mésestimée. À moi la guerre donne envie de rire. Le savon me coule dedans les yeux et la guerre est un procédé comique.

Nu et propre derrière mon bureau, j'écris. J'éprouve cette calme fureur qui m'avait précipité dans le fleuve, autrefois, un jour d'hiver qu'un homme connu comme mon père m'avait expliqué qui j'étais. J'ai ouvert une bouteille en plastique pour me servir un verre d'eau de volcan et j'écris des mots du bout d'un stylographe sur du papier en arbre. J'écris comme je n'ai rien à dire. C'est le milieu de l'été. Dans la ville il fait chaud et les arbres municipaux sont coupés au carré. J'écris et je me vide de mon encre en position assise parce que la station debout m'est insupportable. Je pense à la mort. Je me prépare à la guerre. Je ne peux pas fixer trop longtemps les objets. Je n'ai aucune raison de vivre. Est-ce que c'est ça la liberté ?

Puis, je suis passé aux toilettes, faire ce que j'avais à faire. Il me fallait y méditer à la glaciation par le bleu, couleur qui pénètre naturellement dans la matière en se détachant du spectateur. Les murs se bousculaient, dans ma tête tout s'entrechoque. Dehors, il y a maintenant ce qu'on appelle des tornades. Le docteur vient d'appeler et m'a défendu de sortir. Je récite des sourates à l'envers. Sur les murs des toilettes, je peins à la bombe des grands tags et des pentacles tête-bêche. Des problèmes me brûlent le visage. Je peins sans masque respiratoire, à l'aérosol, sur des murs trop blancs qui existent trop fort et m'écrasent en se rapprochant. Je recouvre les murs de la série infinie et superposée d'une signature d'un nom de scène d'une qualification juridique que je me suis inventés dès longtemps

pour faire face et j'avale des grands bols de respiration. Je vis seul. Je dois être quelque chose comme du Jean-Michel Basquiat. Je trace l'épure des belles énigmes que j'ai à affronter du pauvre fait que j'existe. Je vis à l'article de la mort. Je finirai probablement noir et dans la gêne, les bras couverts d'abcès et crucifié au-dessus de la cheminée factice d'un loft new-yorkais. D'ailleurs la mort sonne à la porte.

La mort a sonné à la porte et je suis allé ouvrir. Je lui ai ouvert, on s'est regardés droit dans les châsses, on s'est reconnus tout de suite elle et moi. La mort avait emprunté les traits de l'homme qu'on appelle Jimmy Namiasz. La mort connaît son métier ; elle se sait mieux servie par l'illusion d'un visage familial. Les clients sont sensibles à ces petites attentions, et par suite plus décontractés. Mais avec moi, ce coup-ci, ça n'a pas fonctionné. J'ai dit bonjour à Jimmy, on s'est embrassés dans la bouche, mais j'ai tout de suite senti la mort qui lui flottait à l'intérieur. J'ai tout de suite flairé l'aliénation. Je connais bien ces procédés vieux comme la vie, ces sales trucs de vieille mort à base de transsubstantiation. Je lui ai demandé d'aller se laver la figure : « Va te laver la figure Jimmy, espèce de transformiste... » La mort confondue a cligné des fenêtres et s'est marrée. Avec la mort, on a pu commencer à discuter. La mort avait une lueur étrange, les lèvres tuméfiées. Dans la peau trop courte de Jimmy elle se sentait serrée, les traces de piqûres derrière les genoux à l'intérieur des coudes lui grattaient. Je lui ai proposé de se mettre à l'aise, on s'est assis, elle a sorti les papiers. La mort et moi on a négocié ferme et la mort était très calme, sûre d'elle, discourant en grande pompe, peinture 42. Et puis au final, voilà que j'ai refusé de signer. Je ne sais pas ce qui m'a pris de faire ça, qui n'est pas dans mes habitudes. La mort avait fait comparaître Jimmy, mais ça n'a pas marché. D'ordinaire, je ne lis même pas les contrats : c'est écrit petit, ça m'abîme les yeux, et puis je n'ai pas besoin de savoir. D'ordinaire, je paraphe tout ce qu'on me demande, j'ai souscrit des polices d'assurances en tout, j'ouvre toujours aux représentants de commerce, des fois je garde des Témoins de Jéhovah pour dîner. Sur le moment, je ne sais pas ce qui m'a pris. Certainement, je n'étais pas dans mon assiette normale. J'ai eu envie de dire merde à la mort, que je n'étais pas intéressé. « Je ne sais pas trop, je n'ai pas réfléchi, mais j'ai envie de te dire merde la mort. J'ai envie de te dire que tu sens le cul, que je ne suis pas concerné. » Il est possible aussi que j'aie été drogué. Normalement je n'aurais jamais fait ça. La mort de son côté ne s'est pas tellement formalisée. Elle a rassemblé ses affaires, salué et pris congé. La mort n'est pas bavarde. Elle a l'habitude. Elle ne s'est pas vraiment mise en rogne. De toute manière elle reviendrait.

La mort est repartie comme elle est venue, dans ses souliers grinçants et notariaux, sa serviette sur les bras, par l'escalier de service. Dans les marches, elle a retiré son costume, désormais inutile, et l'a abandonné. On a retrouvé Jimmy pendu à environ deux mètres du sol, les yeux sans tain et à peu près sortis de leur logement. On a retrouvé Jimmy la bouche sans langue, face contre terre dans des envols de guêpes au plus fort de l'été.

Un peu plus tard, il a fallu que j'aille à l'enterrement. Il

n'y avait pour autant dire que moi qui sois venu. Jimmy n'avait pas de famille dans laquelle se réfléchir, se jeter, s'épuiser, se noyer. Jimmy en plus a eu une conduite inadmissible durant les obsèques. Il n'a pas été reconnaissant qu'il fasse si chaud et que je sois quand même allé m'encravater de frais dans un complet-veston, des flaques sous les aisselles à le regarder mourir. Quand on a lâché les cordes, qu'on l'a porté en terre et enseveli, Jimmy tambourinait dans sa boîte et abîmait son couvercle au lieu de se tenir tranquille. C'était répugnant ce que faisait Jimmy, d'ailleurs les employés du cimetière se sont plaints. Heureusement, ç'a été bientôt fini. La messe a été dite et personne d'autre apparemment n'a rien reniflé. J'ai voulu pleurer mais j'ai raté.

Rentré à la maison, je me suis servi un verre un remontant à la santé de ce bâtard de Jimmy, ce ouf de Jimmy, cette connerie de Jimmy, ce ramassis de névroses, cet être des lointains. J'ai repensé à Jimmy mon meilleur ennemi, cadavre mort harcelé de mouches, un type tordu et impossible qui s'habillait puis partait se battre la nuit avec des prostitués à coups de rasoir place Stalingrad. Je me suis dit décidément qu'il l'avait bien cherché après tout ; et que de toute façon ça lui pendait au nez. Je me suis regardé dans la glace et, avant de passer au travers, j'ai trouvé que je ressemblais de plus en plus à ce fils de pute de Jimmy Namiasz.

J'ai essayé de combler tous les trous, toutes les lacunes de mon visage en y enfonçant des molécules en respirant quelque chose n'importe quoi d'extérieur à moi-même. Ça n'a pas marché. Au fond, je ne saurais dire si Jimmy ne fut jamais qu'une crapule insondable ou un saint homme aux yeux entêtés de vin rosé. Au fond, les substances dans lesquelles je me suis miré n'ont jamais réfléchi qu'une absence à moi-même, la réalité inhumaine dans ma somnolence, un être répugnant à poitrine de chien surmontée d'une tête de femme, tant de réponses sans questions, les mille corps aux yeux crevés qui regardent et se disputent ma viande, les raisons singulières, accidentelles, qui m'ont gardé vivant, pour rien, sans droit, plein d'évidence formelle, comme les planètes courent dans les veines et le sang autour du soleil. Je me suis cherché dans la glace, un mur. Le monde de la nature n'était déjà plus tout à fait comme avant. Je me suis retourné sur moi-même, objet d'étude renversé, tératologique. Quand il fait chaud, souvent les choses se troublent. Jimmy n'est qu'un agent de la mort, qui la nuit des fois hurle avec les chiens. De toute façon il faut détruire Carthage. Il faut lâcher ses sphinx, les laisser sauter dans la mort.

Oh je ne sais plus, j'entrevois quelque chose, mais c'est comme dans un rêve. La date s'est échappée, l'endroit précis, et il n'a pas été possible de les retenir. Ce jour, j'étais passablement inquiet, c'était avant les rites du soleil. J'étais inquiet et venimeux, sorti de psychurgie, j'avais besoin d'un psyllé. Je n'arrivais pas à enfiler mes nouvelles chemises, garnies de trous pour les bras. Pour me calmer, je disais des coprolalies. Aussi, c'est pas ma faute, je ne peux pas tout me souvenir. Évidemment, des fois mes yeux se claustrent et des vues se suscitent, mais tout de suite il

y a les voix, et les voix digèrent ce qui reste. Toutes ces évocations on a beau faire, ça ne revient pas comme ça. J'ai un problème avec mon corps, ma mémoire dans mon corps détraquée. Évidemment, des fois pour faire l'intéressant je me dis quelle histoire et par où commencer. Je me dis comment que j'étais ce jour-là, et je me souviens j'étais inquiet et sardonique. Tracassé. Ma mère si je savais je te jure je parlerais. Ma mère, maintenant que j'y pense, à ce moment-là tu ne t'étais plus rappelé mon nom. Ma mère, non, ne pleure pas, ce n'est pas grave, d'ailleurs je te pardonne. Mais il est juste de dire tout ce temps combien j'étais inquiet, anxieux. Ma mère cela faisait longtemps j'étais agité. Ma mère si tu veux bien aide-moi réfrigère-moi la mémoire. Longtemps, longtemps, n'est-ce pas. Oui, des fois je m'interroge, est-ce qu'en ce temps le son était même découvert. Ma mère, je me rappelle plus, j'étais plutôt cintré, refoulé. Je récitais ce qu'on appelle des poèmes-prières. Oui, je crois que la vie alors devait se jouer sans les paroles — les corps étaient très expressifs, mais aphones. Sur des airs mornes, les corps se parlaient par cartons, dix-huit silences la seconde. Je ne me sentais pas bien ma mère et, comment dire, ulcéré. C'était une drôle d'époque que celle-ci, où les femmes simples ne faisaient pas de sexe pour se désennuyer. Dans l'ensemble, j'étais inquiet et venimeux. Si j'étais une horreur de la nature, je dirais, oui, venimeux. Mais c'est dur de définir. Dans tous les cas, cela faisait des lustres. Cela faisait plusieurs années. Cela faisait un bail que je ne repliais plus les lignes, les paysages et les espaces pour aller te revoir. Beau temps que je ne transplantais plus le monde, les ombres intenses autour de moi pour surgir t'embrasser. Mes visites s'étaient écartées peu ou prou pour tomber dans l'ennui. C'était loin et transpirant ta banlieue et j'étais exténué de vie avec tous ces oublis-chagrins à m'occuper. C'était loin ta banlieue par rapport à là où j'avais déménagé maintenant. Quasiement la campagne : il y tombait des cordes avec plein de cultures autour et d'engins agricoles. Le long des routes, ça sentait drôle ; et des triangles préoccupants prévenaient les automobiles de la fréquence dans la région d'attaques de cerfs. Avant ça, j'avais été très malade. À présent, j'entends que j'étais guéri.

La maison était vieille ce jour-là et dévastée de mon enfance. La maison était pâle comme de l'air et respirait difficilement. Ce jour-là j'ai battu à la porte encadré d'hauts ciels noirs. Ma mère abrutie de stupéfiants tu m'as reconnu immédiatement. Ma mère arrachée de frais à ton monde tu m'as fait sortir du dehors toute éblouie d'anciens rêves. Sur le palier, deux chiens de race barraient l'accès qui aboyaient de l'énorme en langue souabe. Ma mère, on est convenu assez naturellement de ne pas se serrer les épaules. Très vite, tu t'es tournée de moi, le temps de nouer ton peignoir, de contenir tes dogues. Ma mère, tes deux molosses ils grattaient à l'effroi, tirant sur leurs colliers, et toi qui leur persuadais à ces chéris trésors que c'était rien, de se tranquilliser, que ce n'était que moi leur grand frère. J'ai rentré au salon en m'épongeant et il m'a traversé l'esprit que toi, ma mère, et vous, les autres femmes, récusant les canons picturaux de l'histoire, vous ne portiez plus jamais l'auréole.

Dans un coin du dedans, mon père prostré en maladie

tu étais installé qui prenais l'ombre et la poussière sous la crédence. Ma mère avait posé là ton fauteuil, pour faire moins fuir aux invités. Pourtant, ma mère, c'est un fait que les gens les ingambes n'avaient plus beaucoup passé vous voir, toi et mon père, après son attaque. D'ailleurs, depuis tellement longtemps moi-même je n'étais plus venu. D'ailleurs en dépit de l'isolement tu as toujours rechigné, ma mère, à terminer mon père et ses inexisterances pour ensuite t'aller pendre à un des murs porteurs. Tu as toujours regimbé devant les perspectives d'une paix carthaginoise. On trouve des fois plus malheureux que soi, tu relevais avec onctuosité. En plus, tu ignorais la science des nœuds. Quant à toi, mon père, tu ne disais rien, encombré de cerveaux morts. Tu ne disais rien, mon père, tu branlais de la tête et de vomir du sang.

Ma mère, cette fois-ci comme les autres où j'avais reparu, tu t'es épuisée vite. Il y avait eu toute cette cuisine à faire et tu n'étais plus entraînée. Il y avait eu ces choses des armoires à sortir, qu'ensuite il faudrait lessiver. Mais tu sais, ma mère, il était normal quelque part que, quand je venais, pas souvent, tu te démènes pour me faire cuire le manger. Au reste, on aurait pu en profiter pour parler. Tu ne m'as pas demandé par exemple si j'étais clean. Je n'ai pas eu à ne pas te répondre. Tu n'as pas insisté et je n'ai pas eu à te faire remarquer que toi-même, au coucher, tu te bourrais d'anxiolytiques. Tu ne t'es pas récriée que c'était pas pareil ; tu n'as pas insinué que c'était bien mon rôle de te désavouer, que c'était mes horreurs le soir que tu payais en ne dormant plus. Tu n'as pas ordonné en tout cas que je déguerpisse, que je ne repointe plus jamais ma grande petite gueule de mortifère, que je ne vienne plus chez toi brûler ton coke et alimenter mes regards d'escarpe. Tu as exigé peu de moi. Tu m'as moins dit que tu aimerais mieux que je soye mort. Tu as oublié presque de t'enquérir savoir quand j'allais prendre enfin un vrai travail, ou m'engager dans l'armée de guerre, si je comptais vivre la vie tout le temps décharné d'honte et de faim et de pauvreté, si j'assurerais un jour mon lignage, si j'avais peur ou quoi de grimper des filles dans mon lit, si je serais pas des fois un peu spécial. Tu ne voulais rien connaître des substances épineuses que j'ingérais, dont je m'enduisais les bras garrottés pour aller fort, qui me rendaient la vue complexe et ambiguë et m'envoyaient aussi des semaines me terrer sous l'évier à dérrouiller, sentir les bruits épouvantable, à négocier ma vie un poumon le coït avec ces filles bêtantes et lunatiques aux cheveux verts et grands jusqu'aux pieds. Pour moi, je n'ai pas eu à te rétorquer braillant que tu pouvais parler coupable, que c'était toi l'imprégnée, que cette fois-ci y en avait marre et je me barrais à perpétuité, que j'allais me scier les veines un bon coup comme ça tu serais débarrassée. On n'a pas eu besoin gênés, à bout, de se contraindre l'un l'autre à passer de sujet. Je n'ai pas pleuré comme une pauvre ; et tu ne t'es pas tordu les vertèbres ni arraché les tempes. Au total, on n'a rien dit tous les deux, préférant ne plus y penser. Ma mère, tu te forçais à sourire, à t'occuper les yeux pour ne pas me transpercer. Pendant que tu te forçais, nauséais, que moi je n'avais guère à dire, que je n'avais que du vent à remuer qui exaspère, j'étais monté revoir mon ancienne chambre. La chambre de quand j'étais petit

où j'habitais en compagnie de mon défunt frère. J'avais voulu reconvoquer tous ces jadis expirants, qui subsistaient dans le noir. J'avais voulu revisiter ma collection de souvenirs, dormant dans un tiroir sous mes albums de l'Araignée. J'avais voulu replonger nu et blanc dans l'hier. Mais la chambre était déception, qui avait été peinte à la hâte et vidée-infectée récemment en chambre d'ennemis. J'avais redescendu quatre à quatre les degrés, plein de rage muet, d'écume et de discorde. En bas, j'avais hurlé-stridulé ma-ma-maaan mais pourquoi les traumatismes ; et quelle raison, abjecte, ma profanation. J'avais exigé de savoir qui m'avait soulevé la pierre du tombeau ; j'avais imploré un devenir pour mes effets ; et je m'étais affolé *quid* surtout des reliques urgentes, mémorielles, du sang et puis des nerfs, des cheveux, de mon frère refroidi, ma portée sous la terre, de mon autre à l'identique. Ma mère, tu as répliqué bonnement, cuisinant un volatile, que mes affaires étaient vendues, que la chambre était louée, que je ne m'en servais plus, qu'en plus j'avais jamais eu de frère. Là-dessus on a soupé. Trempé le pain dans l'eau cuite. Naguère aussi, comme ils mangeaient ensemble, les tables ont brûlé entre saint François et sainte Claire.

Comme à chaque coup que je venais, mon père, je t'ai contemplé longtemps après dîner au séjour sous perfusion dans ta petite voiture. On n'a jamais bien su ce qui t'avait eu. En ce qui me concerne, ils ont beau dire les généralistes, les curés consultés, j'estime que des désespérances internes d'assez gros calibre t'avaient brûlé comme un feu grégeois. Ma mère, pendant ce temps tu pleurnichais dans ta vaisselle. Je t'ai contemplé, mon père, qui ne pouvais rien, qui ne savais plus, et j'ai eu envie comme ça de te pincer les cuisses, assez dur, pour voir. Me rendre compte de l'affaissement. Les améliorations. L'écroulement de ton être, aujourd'hui, peut-être, un peu moins pire. Pour être sûr aussi, mon père, que tu ne nous montrais pas des comédies. Un de tes sales tours de viduité. Après tout, quand on t'amenait le crucifix, tu écartais les lèvres. J'ai joué au va-et-vient, mon père, avec ton siège avec tes nerfs sur des roulettes et t'ai poussé dans la fenêtre en prétextant l'usure des freins. Et tu n'as pas bronché. Par habitude je ne sais pourquoi pour te faire mal j'ai également serré j'ai généré des tortures dans tes mains. Et tu n'as pas failli. Mon père, également j'ai mis mes doigts dedans tes yeux tes deux yeux bleus et épilés de dormeur grand ouvert. Ensuite, j'ai empoigné ton peigne, mon père, le peigne noir qu'enfant-apache j'avais volé pendant ta sieste dans ta poche pistolet ; sur toi, que je voyais perché très haut en l'intérieur, j'ai testé des coiffures, j'ai ratissé la pelure vers l'arrière, à l'iroquoise, et j'ai marré, et j'ai marré, à gorge développée.

Et tes lèvres ont remué. Je me tenais les côtes, riant comme un cheval, et brusquement par extraordinaire je t'ai distingué un rien de salive dans la lumière vibrer aux commissures du cri. C'est sûr mon père, tu as chuinté quelque chose. Mon père, je ne jurerais pas mais je pense bien avoir vu ta denture de mouton avancer-ruminer ces horribles clappements. Tu as miaulé comme une petite chèvre : « Tout est ta faaaauute, c'est tout ta faaaauute... » Je t'ai entendu, c'est à peu près certain. Aussi, c'est vrai que j'avais fait de la belle ouvrage. Fallait voir l'état que je

t'ai mis. Combien de fois j'avais souhaité-pratiqué ta mort. Mon père je t'ai tué, et j'ai vendu ta peau. J'ai voulu faire plaisir à mes psychanalystes. J'ai des excuses, j'ai tué mon père. Il a poussé son chant du coq. Ça se passait dans son vieux cou dégarni.

Mon père mon père, j'ai beau tirer sur mes manches, tous critiqueront à la fin en experts mes poignets pou-droyant la chevrotine.

Plus tard, je sors de l'hôpital. Oui. L'hôpital. Raillant la charité. À moins que ce ne fût avant. Plus tard, je refais surface, je ne suis que sang et plaies, trimbalant sous ma peau quantité d'ossature. Je tâche de m'en sortir, de tenir perpendiculaire, je me donne du mal mais ça vient. Dans la rue, c'est le désert, les temps de pose sont longs. Les maisons basses. Plus tard, je reviens, rené d'une longue nuit (ou alors c'était avant), orné d'une gueule en chêne. J'ai le mal au cerveau. Je suis encore fatigué, mais dans l'ensemble ça s'améliore. Maman — tu m'autorises à t'appeler maman —, je m'efforce de m'en tirer, et tu le sais idéalement il faudrait m'éviter ces brutales suggestions, ces formes de chocs sociaux. Par convention je t'appellerai maman, de temps à autre si tu permets. Et ce n'est pas vrai qu'on a négligé de te prévenir. Oui, en mémoire de mon père je t'appellerai comme j'ai dit. Plus tard, je rentre de ces endroits perdus, d'inspiration polonaise, où l'on enferme les gens improductifs, les gens très déprimés, les grands malades et autres suce-poisons. Moi-même, j'ai été très défoncé, très oppressé, peu utile au clan. Maintenant ça va. C'est passé le temps des hépatites, des endocardites mortelles fréquentes, des overdoses à répétition. Au fond, même voilée la roue tourne. Aussi, tu sais, on nous programme à vous appeler maman. Pendant ma ré-éducation, des ingénieurs dont c'est le métier, le personnel fermier et d'autres gens gentils spécialisés m'ont très bien expliqué là-bas que la vie c'est extra, un truc à conserver, à ne plus jeter par les vitraux comme je faisais avant in-considerément. J'ai compris et ça va. Par la suite, rendu à mes mauvaises habitudes, je retournerai probablement réactualiser ma formation ; mais pour l'instant c'est bon, ça se tasse, je me porte vitreux sous l'éclairage comme une accouchée les fers en l'air, mais sans plus d'abcès aux points de pique. Je ressors muni d'une dispense en règle. Les yeux injectés de lymphe. Mais je dis l'hôpital, mais c'est un raccourci. On aurait pas dit vraiment un hôpital — plutôt un zoo en fait, où de doués vétérinaires pratiquent à même la cage de remarquables ablations du cerveau. Quasiment invisibles, à l'électricité, évitant les stigmates. Cela étant, ma mémoire peut se tromper, il est possible aussi que je m'abuse et qu'il se soit agi davantage de prison — mais dans ce cas je suis innocent. Oui, ç'avait été une erreur, j'aurais pas dû y aller. Mais là, je finis de ressortir, purgée ma peine attachée à tous les crimes de viande que j'ai pas commis. Ça m'a rendu très malade, d'abord les animalités qu'on m'imputait, ensuite tout cet enfermement. J'ai dû mener ma barque : bon an mal an je leur ai donné les noms qu'ils demandaient, les emplacements où j'avais enterré les petits garçons, et après peu d'années de sévices comme je m'étais bien comporté on a

fini par m'élargir. Ç'aura été une période difficile de ma vie ; et mon sang s'est terni des lésions suscitées par ce régime. Le placard sincèrement, c'était pas fait pour moi : y a trop de criminels dedans — et encore ils refusent du monde —, la vermine y pullule et le service des sports est déplorable. En plus pour ma peine, ma mère tu n'es jamais venue me regarder. En plus pour mon comble, il y a eu toutes ces choses tordues en cellule que j'étais obligé d'accomplir. La longue série des concessions pour me pas faire trop remarquer. J'ai fait de la muscu, soulevé des hectolitres de fonte, au moins une fois par mois on me forçait à changer de religion. Dans les bras on m'a tatoué des diableries, et dans la gorge aussi, la poitrine. Avec des frères, j'ai engrené des émeutes. Sur la fin j'étais presque devenu noir, je lisais l'avenir dans l'urinoir, je parlais couramment le langage. À présent ça va mieux, je me retape une santé. Je remange à ma soif, les médicaments sont moins dosés. On m'a rendu à la nature, j'en ai soupé des manigances de basse police. À présent ça retombe, je suis de nouveau de retour. L'État, la sûreté, ses agents, ses organes, chacun a éprouvé sa compétence et exercé une à une ses fonctions : d'abord on est convenu de me triturer pour me réparer mes défauts ; ensuite on m'a évacué je ne sais plus exactement d'où mais au total quelle différence ça fait. L'important c'est qu'on ne me glissera plus mes repas à travers un soupirail. L'important c'est que je n'aurai plus à me laisser pousser l'ordure et la hideur pour me défendre des autres sociétaires de ma promiscuité. Je n'aurai plus à me battre dans la cour contre des BlackDragons. Je vais pouvoir quitter les gangs ethniques auxquels j'appartiens tous. Ne plus avoir partie mêlée à cette guerre des noirs fratricide. À l'avenir, je n'aurai plus à supporter leurs cochonneries, je ne devrai plus me faire forcer la cage aussi souvent. Je m'éloigne de l'hospice, blême, doucement, des autres lieux de ma rétention. Sur le chemin, je crache dans mon corps d'avoir connu de tels saisissements, je piétine sur ma vie d'avoir eu cet air fricassé dans les poumons. Je marche retourné d'entre les morts, sentant la pisse encore malgré que j'ai beau me laver. Je ressors essoré, m'ingénie, graduellement : sous peu mes bras cicatriseront, mes tempes cicatriseront, mes rires cicatriseront et dans mon ventre aussi les déchirures. Sous peu je ne serai plus là-bas, je serai repassé ici, tout contre les vivants. Avec le temps ça partira. Tout sera racheté. Pour le moment je ressors. Dans l'air pur la lumière. Je me sens déjà mieux, presque heureux, satisfait d'être moins mal. C'est vrai que quand je me regarde les glaces se brisent ; mais je tente quand même de reêtre beau. C'est juste que quand je les fixe les arbres flétrissent ; mais dans le fond je suis moins mal famé. J'ai été privé de vie pendant beaucoup ; et ça prendra du temps de prouver hors l'ombre que j'ai le dos large, que je suis un raide au mal moi, qu'on me défabrique pas comme ça s'il te plaît. Oui, dorénavant la chance va manœuvrer, tant pis s'il faut r'apprendre à vivre avec ça, les fers qu'ont été appliqués, les dégradations infligées, tous ces actes *gerichtsrei* selon la théorie juridique allemande. Maman, on m'a fait du mal, on m'a tailladé les oreilles en pointe, ils t'ont mise au courant et tu n'ignores pas que j'ai besoin de calme pour me refaire, surtout pas des agitations politiques familiales. Maman, je

pourrais reprendre ma chambre d'autrefois, promis je serais discret et on se verrait jamais, je me reposerais enfin et puis je te jure je disparaîtrais. S'il te plaît. Pardon. Mais non tu dis non tu ne veux pas tu cries. En même temps si ça se trouve, je ne peux pas t'en vouloir. En même temps c'est possible, tu as des bonnes raisons. Par exemple, j'ai pu me tirer de l'armée, on m'avait enrôlé à l'alsacienne et moi, j'ai pu craquer, et saisir la tangente — mais de ton côté il faut comprendre : réfugié un déserteur tu n'y tiens pas tellement. Ou alors, j'ai été réformé P13 ou P14, je m'étais présenté là-bas mais eux ils ont dit de repartir, les instructeurs après les tests ils ont hurlé qu'ils me désiraient plus — or aux bêtes pas sélectionnées même pour la boucherie c'est naturel tu refuses l'hospitalité. Oui, d'évidence c'est comme ça que ça s'est passé, la guerre s'est terminée et j'avais tué mon Allemand comme il se doit, on portait nos tripoux bien comme il faut autour du cou et j'avais le droit de rebrousser chez nous — mais toi de mémoire morte tu n'accueillis jamais dans ton giron de rescapés d'homicides. Plus tard le pays me remerciait ; s'il me manquait des jambes on me les rembourserait ; on me donnerait une carte grand mutilé pour que je puisse m'asseoir aux affluences dans l'autobus, exhiber mes moignons sous les fenêtres et voyager gratis par toutes les zones en espérant doucement la mort. En attendant je comprends : t'as pas envie d'être engagée à cause de moi sur des principes de *Sippenhaft*. Oui, c'est possible ça explique, probablement c'est ainsi que les choses sont arrivées. Mais maintenant c'est plus tard, je suis ressorti dehors. Dehors, des hommes de rien touchés de désastre portent des tubes métallurgiques et font certain tohu-bohu en train d'éventrer le pavé. Je leur dis d'arrêter, laisser tomber, qu'il n'y a rien là-dessous et que s'ils déterrent des morts ça va se mettre à sentir — mais je perds mon souffle, mes sueurs, ils ne veulent rien entendre et puis s'en caguent pas mal. Je me dis sûrement qu'ils ont besoin de licher des os pour vivre ; sûrement que leurs familles et d'autres ventres-à-chier leur ont déjà curé le cerveau avec méthode. De toute façon ils couraient le délire. De toute façon il faut punir les pauvres. Vraiment, j'ai eu du mal à refluer des enfers. Oui. Là-bas, les sas sont bien gardés. J'ai erré seul longtemps parmi les sphères où nul n'a mis les pieds. J'en garde les empreintes jusqu'à la fin de ma mort. Est-ce un chant qui m'a soulevé jusqu'à toi ?

Maman, lorsqu'il est arrivé, qu'il t'a sollicitée, tu as ri de l'enfant prodigue et l'as écarté. Et ce n'était pas gentil.

Elle est arrivée un lundi sans valises et c'était un lundi. Alors, elle est venue sans les valises ; après, elle a ramené son attirail. Mais peut-être était-ce un mercredi. Au début c'est exact, je ne pouvais pas l'encadrer. Heureusement, je ne m'amenais pas souvent. Heureusement ça s'est arrangé après. C'est des raisons qui m'appartiennent, sur lesquelles je ne souhaite pas revenir. J'étais sorti du mausolée, reconstitué d'après les escarbilles ; j'étais monté dans un métro n'importe lequel je voulais simplement rentrer mais dedans, une pauvreté d'Albanais dans les loques habituelles chantaient de la rap et faisaient le break dans leur langue impossible en s'accompagnant de musique tra-

ditionnelle réfugiée. J'avais changé de wagon ventre à terre, pour pas me garrotter de rire devant tout le monde, pour pas me brûler les tympans déjà fragilisés, et je m'étais retrouvé assis dans ce cercle ancien des supplications, installé sur la roue à quatre places — deux travestis aux épaules d'athlètes me faisaient face qui ne bronchaient mot dans la douleur. « Les travestis sont pareils à des sphinx, avais-je réfléchi, aux larges cuisses gainées de bas noirs. » Sur la gauche, un type dans la vitre à la même chemise trop grande que moi m'envoyait des regards spéculaires, remuant en vain sa paire de lèvres, très certainement un habitant des miroirs. Les choses d'évidence s'étaient peu modifiées durant ma mort ; et j'avais senti très soudain combien malgré les ravalements à l'extérieur, je restais pour l'instant emmuré dans mon corps, ondoyant sous la viande autour de l'axe vertébral, parcourant les terrains retirés du dos. J'allais bien. Pas si mal. Les spécialistes disaient que j'étais soigné. Rectifié, étrillé, psychanalysé. Révisées les écritures. Or voici qu'arrivé réossé et défroidi à la maison on me regarde de haut en bas et on me fait les yeux blancs et on me barre l'entrée comme aux revenants-de-mort-horrible-rescapés-des-noyades pour des motifs spécieux. Et ce n'était pas gentil. Mais j'étais ivre, peut-être, complètement défoncé au cyanure. Et je devine ce qu'on dira, que ça me regardait pas, que qui étais-je pour m'exprimer ainsi moi qui n'étais personne, un gratuit de l'existence, ravalé au rang d'anonyme dans cette maison-parpaings mangée de mongolisme, aux plafonds infléchis sous des trombes d'escaliers en zigzag, aux maçonneries qui penchent et aux ombres saisies vivantes dans les rainures. Ma mère, je ne sais expliquer ce qui m'était obscène, pourquoi le fait brut de la savoir là et là me délabrait la géométrie. Elle s'est installée peu à peu, tout à coup elle fut partout, chaque lieu chaque objet envahi de présence. Pour ma part, je rendais énormément. Ma mère, tu lui avais confié la clé, la clé sur le lacet qu'enfant petit j'accrochais à mon cou ; désormais elle régnait dans ma chambre, mon ancienne chambre mais pas seulement, son odeur persistait alentour. Ma mère, tu avais accouché en définitive, d'une parole illégitime qui tord-boyait l'estomac. Tu m'avais narré tout plus le reste, rentrée dans les brouilles. La peinture sur les murs, mes dépouilles d'enfant aux ordures, tout. L'incursion de la Bête naturelle, son urine infiltrée dans les angles. J'avais été servi moi qui voulais savoir. Quant à mon père, tu nous l'avais soigneusement réorganisé pour l'occasion. Tu l'avais parfumé, rasé de frais, refrisé ; tu lui avais coupé les ongles en deuil, astiqué son fauteuil et même changé les sous-vêtements. On aurait dit un vrai paralytique, rien que d'ordinaire, allure triste mais potable. Invalide pour les bonnes raisons. Tu lui avais fait passer la race infirme, chassé la rigidité du fond de l'œil ; tu lui avais retiré ses saletés-manies de perclus de maladie inconvenante ; tu l'avais pu atteindre dans son trou plein qui lui poissait au milieu froid du visage. À part ça, tu avais fait la maison belle et propre, désormais elle pouvait survenir. Elle est arrivée un lundi sans affaires et c'était un lundi. Sur le moment, la pluie s'est affolée, qui a cessé brusquement. Soudain ma mère chez toi il a fait grand soleil — bizarre dans tes terrains marneux où par tous temps il déluge. On

se serait dit en août. Juin minimum. Ce ne pouvait être en mai, saison contraire où j'étais emporté par une épidémie de suicide. Avril non plus, où je vivais un mois au seuil de la démence. En février, je dégringolais amoureux, me brisais l'os, restais sur le carreau nommé parmi les morts. Ma mère, je me rappelle que le soleil s'est pris d'un coup à reluire ; et que les taons dans les arbres se déchaînaient sans raison. Quelque chose de nouveau se préparait, la nature le sentait, en plus tu me l'avais dit, à moins que j'eusse tout deviné, ou que l'on m'eût tiré les brèmes.

Ma mère, je ne t'ai pas posé de questions ma mère, qui n'est pas dans mes règles. Seulement, quand je suis débarqué, tu es passée aux aveux. Dans un premier temps tu ne t'es pas laissé faire, tu m'as donné des fils à retordre ; mais au final par crainte des coups, tu t'es mise à baver. Tu as parlé dès l'abord de ce rêve que tu faisais, qui revenait, t'obsédait, te faisait peur de dormir : le retour de ta propre mère séquestrée dans une boîte sous la terre. Tu as dit maintes choses encore sous le couteau — désirs, hantises, atterations et masochismes. En vrai, une fois qu'on t'a eu démarrée, on pouvait plus t'arrêter, tes muscles étaient partis, t'aurais lâché n'importe quoi. Il a fallu te calmer avant que tu nous inventes des Juifs de guerre planqués plein les penderies. Par la suite tu t'es tue, tu t'es reposé la langue. On s'est chacun décontracté. Aussi, fallait voir l'expression drôle que t'avais, tenue la tête sous l'eau. Par bonheur, je n'ai presque pas eu à te caresser les côtes du bout de ma semelle, quelle qu'en fût ma gourmandise. Tu as craché tout le morceau sur la table d'un seul trait ; ensuite on a fini d'en discourir. J'ai eu à peine besoin de te tabasser dans la gueule ; de ton côté tu n'as pas eu à en terminer de respirer. Tu as laissé tomber les sinuosités, tu as dit tout tout de suite et tout le monde est resté entier, plus personne n'a souffert. À moi, bien sûr, ça m'a fait chier. Ça m'a fait de la peine. Ma mère, au départ franchement, tu m'as fait de la peine.

Oh je sais plus moi ça, j'ai les troubles mémoriels. C'est un problème connu en psychologie — ç'a rapport avec l'anus. Je ne vois pas bien qui elle était de son métier, ni sa raison sociale, mais tu l'avais recrutée dans les Pages jaunes. Mon corps se souvient pas, les organes en sont abîmés. Ma mère, je me revois te laisser cent trente-treize messages et toi, tu ne rappelles pas, jamais. Ton fils te crie au téléphone et toi, tu ne réponds pas, en plus tu ne rappelles pas. Difficile à avaler, hein, et pourtant. Tu sais, si un jour faut payer, l'ardoise est lourde, sans vouloir t'inquiéter. Mais bon au bout du compte comme j'insistais, je parviens à t'avoir. Ma mère, je te le demande, puis-je faire confiance encore à mes sens lorsqu'ils prétendent t'avoir entendue dire non, non pas ce soir chéri, tu ne devrais pas venir. Est-ce ta voix rose vraiment qui prononça ces paroles sans y penser, comme on débite ses prières-pour-la-Vierge. Ou bien alors est-ce que je me fais des idées concrètement. J'avais le téléphone comme ceci, tout contre mon oreille, et toi de m'expliquer la gorge basse et avachie que dorénavant il y a quelqu'un, que ce n'est plus pareil, ce le sera plus jamais, qu'il y a celle-là enfin que depuis tout le temps tu poireautais. T'avais fini par décrocher. Non pas ce soir chéri, on ne mélange pas les poignards et les fourchettes. Tu te criais sauvée, prise de

trémulations pythiques, tu faisais de l'eau avec tes yeux tu criaillais ça y est c'est v'nu le Jour ! Je suis débarqué le soir même. Je me suis précipité sans crier gare mais c'est elle qu'a ouvert. Ce jour-là il faisait embelli niveau temps mais ça n'a pas duré. J'ai sonné à la porte et elle a dit qui est là et j'ai dit c'est moi-même en personne. C'était elle la créature souterrainement qui façonnait mon hécatombe ; elle la funèbre dont tu louais les services à bas taux. Elle m'a dit tire la chevillette et la bobinette cherra ; alors j'ai tiré la chevillette pour que la porte chût. Ma mère, j'étais revenu, heureux que tu aies pu trouver enfin quelqu'un pour me succéder, te prêter assistance, se répartir mon père. Elle était aide à domicile, du moins c'était ce qu'elle prétendait, et elle était à vendre. Je ne sais pas trop d'où tu l'avais tirée — certainement dégottée dans un trottoir hissée rincée du caniveau. Elle s'était présentée nippée en infirmière, t'avait dit des paroles, elle t'avait exhibé ses faux brevets, sur quoi vous vous étiez entendues. À moi, elle ne m'inspirait rien qui vaille, sans bas ni sa culotte sous sa blouse. Elle assurait à qui voulait l'entendre faire ses recettes en répondant à des annonces ; c'est comme ça qu'elle t'avait abouchée, disait-elle, mais toi tu ne jurais de rien. Par la suite, il a été permis de vérifier : elle était bel et bien inscrite sur les registres de la chambre des métiers ; sur les listes, un patronyme comme le sien figurait ; un numéro était attribué au titre d'

ACCOMPAGNATRICE MÉDICALE — SPÉCIALISTE EN PERSONNES MORTES

Au départ, ç'avait été pas plus compliqué que ça : elle avait sonné, pleuré, elle avait nulle part où aller ; là-dessus vous vous étiez assises, elle t'avait dit ses prétentions et vous aviez cocontracté. Elle avait débardé un beau jour sans prévenir, comme sainte Rita à qui on avait rien demandé, larmoyant la tristesse chaude et tiède. À moi, personne ne m'avait consulté. On ne m'avait pas sonné l'oracle. Ça s'était décidé très vite : tu te paierais ses prestations ; en échange de quoi, il était stipulé au contrat que tu fournirais la pension. En tête-à-tête, vous aviez levé vos verres, vous aviez descendu un litre de gin et la messe était dite. Vous vous étiez signées. Tu avais apposé les croix. Tu gaspillais mon héritage. Ma mère, tu semblais comme hypnotisée, c'est là que j'ai commencé de comprendre. À renifler la mort experte débordant de ses nouveaux vêtements.

Avec le temps, je suis repassé de plus en plus. Ma mère, mon père, je vous ai envoyé des écritures précisant mes sentiments, mon désir de renouer prochainement votre attache, dans un ultime effort avant que tout finisse. Mon père, ma mère, faut dire que j'avais pas le droit d'être lâche, j'avais beaucoup de travail en retard et des tas de prophéties à accomplir. Avec le temps donc, je suis revenu tant et mieux — mais je m'en méfiais de l'autre, et je me suis dépêché de mettre au point une série de mouvements et de prises et de contres pour assassiner sa magie ; j'ai avalé un stock de poudres et d'onguents-la-langue-noire que je m'étais constitué en prévision des samedis douze et des vendredis treize ; j'ai développé toute une dureté d'attaques rapides et de techniques de jambes et c'est vrai que j'étais plus tranquille après ça. Toi, ma mère, qu'avais pourtant la tête sur les omoplates, tu n'avais pas l'air de

te rendre compte. Décidée à tout ignorer de la science de mort pratiquée sous ton toit. Bref, j'ai recommencé à calculer les jours pour reprendre régulières mes visites du dimanche. J'étais prudent. Au matin, j'appelais, disais une heure, puis j'arrivais en décalage exprès chaque fois pour être pas pris de surprise. J'avais peur, mais j'étais préparé. J'avais respiré toute une malfaisance d'encens yuza-yuza et je m'étais fait claquemurer des nuits exprès dans une église de hameau millénaire pour apprêter tranquille mes venins-tue-la-mort et immoler des boucs. De toute façon malgré les risques, j'avais pas le choix il fallait que je vienne : je pouvais pas laisser mon père sa tête désaffectée pendre entre de telles mains. À certains signes, j'ai vite fait repéré que ta pensionnaire ma mère elle s'en crachait pas mal de mon père ; j'ai vivement soupçonné qu'elle s'en occuperait pas du vieux, qu'elle le laisserait traîner pour le faire mourir aux courants d'air et puis qu'en prime ça serait ma faute. En vérité c'est moi qu'elle étudiait, sur quoi elle renseignait, fouinant mes affaires sales dès que j'avais le dos tourné. J'ai démêlé proprement ses projets, les pouvoirs antifaméliques qu'elle dirigeait, ses saloperies pour tôt ou tard me faire subir un rendement de rapports bestiaux. Ma mère, je te savais complice sans y voir clair ; et je cernais dans ton esprit laissé vacant les traces de ses manutentions vaudoues. Elle t'avait convaincue qu'elle était la bonne — bonne à me marier, à me faire procréer, revenir à l'envi en visite les dimanches des semaines. C'était là votre accord : elle devait effectuer le ménage, pratiquer des lavements, faire défondre mon père et aussi s'allonger sur moi. De ton côté, tu n'en finissais pas de plaider sa cause. Tu alléguais qu'à son âge encore jeune c'était humain pour les raisons sanitaires qu'on imagine ; c'était harassant ses corvées toute la sainte journée, se coltiner un grabataire la cervelle en camelote, le laver, l'installer sur le siège, l'arroser d'eau cochonne et l'enduire de saints crèmes ; c'était difficile et il fallait avoir le droit de compenser le soir avec un homme, se frictionner à sa peau, à ses nerfs, à ses veines, et exiger de boire ensuite dans ses substances peccamineuses. Ma mère, vous ne vous étiez pas trouvées pour rien toutes les deux ; j'ai détecté dare-dare vos combines et clins d'œil astucieux. Ma mère, brusquement tu avais redécouvert le sourire, tu te disais heureuse d'avoir une compagnie et puis qu'en plus je repassasse si fréquemment. De concert, vous riiez de mon père, son air béat ses manières coites, son plafond décollé à la sainte Barbe. Pour ma part, je me débrouillais pour faire au mieux : être là le dimanche ; chaque semaine, griller un peu d'essence ; en profiter pour me taper le beffroi, le soir à dîner, usurpant la place nette de mon père. Pour surgir, sauver les apparences malgré tout, j'invoquais de temps à autre les salutations nécessaires à mon père — mon père handicapé tant qu'il y avait du temps. D'autres fois, j'arguais de ce besoin si humain, immense, d'accomplir au jardin mes dévotions, mes holocaustes du quantième, m'étendre un instant ventre au ciel sur le sépulcre vide de mon frère. Ma mère, dans ces cas-là tu mettais ton doigt dans ma bouche, tu disais chut, chut, la paix, tu montais sur tes grandes épingles. Tu disais chut, non, tais-toi, ne raconte rien ou je lâcherai sur toi mes chiens de traque sans muselière. Dans mon cou, je les sentais déjà

tes carognes, je les sentais les horreurs se précipiter bêlant des lunes pleines. Ma mère, tu me rendais nerveux, tu disais que c'était folie que tout moi. Je t'ai parlé de choix mais tu n'as pas compris. De fait, on ne revient pas en arrière. Cependant sur la fin, comme je prenais congé, je t'entendais derrière la porte plaisanter-harcéler la pensionnaire amoureuse. Je devinais celle-ci collée à toi dans les rideaux observer mortement l'éloignement de son objet d'envies intestinales. Je la sentais lorgner jusqu'à la fois d'après étourdissant des déchirances magnifiques. Moi, je sortais sous la pluie sans me retourner. J'enfonçais ma peau vive dans la carcasse de ma voiture. Je m'écartais pour toujours jusqu'au dimanche d'après. Sous le volant, quand je vissais la clé, le moteur explosait.

T'es petit qu'elle me dit, t'es pas grand pour ta taille, t'aurais pu faire un effort, vous êtes pas tous cubés comme ça dans la famille. Si tous, je dis. C'était l'idée d'un mien aïeul, qu'avait trouvé l'astuce pour que ça ruine moins cher le mètre de cercueil. Depuis c'est héréditaire, comme la dyspepsie, le haut mal, le goût pour les crucifixions privées, les affections de caractère et la mort quand elle se fait belle. De fil en anguille, on en vient à parler famille, race et histoire. À mon avis, la mort doit me prendre pour quelqu'un d'autre pour discuter ainsi avec moi. Ma mère, au petit matin lorsque j'arrive à l'improviste ce jour-là, je te sais sortie en courses et la pensionnaire seule en principe (n'était mon père-arbuste-fol) à la maison. Ma mère ce matin-là à l'heure des loups qui chiennent, est arrivé ce qui arrivait. Comme elle ouvre la porte, avant que j'aie eu le temps de sonner, elle me tire par le bras, elle me dit entre, entre, tais-toi, je t'attendais, n'aie crainte, mais dépêche. J'ai pas peur je fais, mais je demande où sont les dobermans. Les dobermans ça tombe bien aujourd'hui sont à la cave, sanctionnés pour des dégâts au jardin, punis d'avoir exhumé du charnier. Je raconte. J'ai bien reconnu la mort mal déguisée, mais je raconte ça fait rien. Je ne sais pas ce qui me prend de relater la vie comme ça à une étrangère, que je connais si fort. Dans un premier temps je ne parle pas de Jimmy, qui n'est pas nécessaire — Jimmy que je me figure hurler se sciant la patte à cette heure-ci, les poignets douloureux ligaturés aux montants du grabat. On s'est assis dans la cuisine et la pensionnaire (ses yeux prolongent la lune) fait du thé, ou je ne sais quel obscur mélange d'arbre-bois-fourche et d'herbes-qui-reboutent. Le goût est très mauvais (et je tombe d'affalement) et me maltraite le corps et me hérissé et m'effémine, comme les flèches saint Sébastien. Je parle, raconte, tandis que ses yeux lui échappent, qu'elle rattrape de justesse. Éblouissement des yeux-la-mort qui cloque d'écaillés mes paupières, à trop regarder, et me contraint à les humecter d'un rien d'eau, sous peine d'aveuglement, avec des précautions de jeune folle. Toute de pensionnaire vêtue, la mort racaille me demande si ça va. Ça va merci, et je continue. Dans la cuisine les odeurs sont louches, puant l'ail, l'urine, suffocantes. L'intelligence me pique mais ça banque. J'ai un peu mal à la cécité mais ok. À l'époque, m'adressé-je à la mort — maintenant clairement identifiée, sans l'ombre d'un doute, malgré mes

yeux émondés —, à l'époque les filles sont veuves en général et les hommes massacrés. C'est la guerre à l'époque, la « drôle », mais qui alors ne fait plus rigoler personne à cause des Allemands qui perpètrent des horreurs, à ce qu'on dit, et raffolent manger bleus des enfants français. Mais on dit beaucoup de choses. Et il y a cette histoire donc, de mon père tout malingre sous l'Occupation, mon père-corps-dérisoire qui se rend compte de rien. Ses frères mes oncles plus grands s'amuse plus loin eux à se tuer avec d'autres, loin des prostrations du village où l'on habite alors, et font partir des douilles à coups de marteau retrouvées çà et là dans la terre, pleines de poudre et fonctionnantes encore. L'un d'entre eux mourra, les mains partout éclaboussées dans la bruyère, mais on ne sait plus son nom. Mon père lui est seul alors, il a quatre ou cinq ans. Il attend sa maman au-dehors et dehors il fait froid, il neige même un beau peu. Dans les montagnes, l'air est glacial, et dur, c'est l'hiver et sa maman ma grand-mère désespère de ce trou exigu où il a bien fallu se déguerpir, quand les maris furent décimés, pour échapper à la famine et aux bombardements. Mon père de l'époque grelotte dans son petit manteau de pauvre, là-haut dans la montagne, il attend sa mère et joue seul au bord de la guerre. Sous l'hiver il hagarde, observe durer malgré tout la broussaille, et vaquer la patrouille allemande en reconnaissance ou au ravitaillement au village. Ma grand-mère elle ne voit pas, ne sait rien, qui débat à l'intérieur des privations chez un commerçant et négocie noir des ménages pour un pain, des légumes. Mais tous ces gens sont morts aujourd'hui, éclaircis à la faux, à quoi bon évoquer leur néant. Les soldats font halte. Comme ça ils font halte au milieu du chemin, il n'y a aucune raison et ils ne devraient pas, le silence redouble dans le ciel contrarié. Peut-être en ont-ils voulu à la grand'rue d'être désertifiée soudain, comme venant une lèpre au tintement des clochettes ; peut-être se sont-ils heurtés le front dans les persiennes verrouillées sur leur passage ; ou peut-être est-ce seulement la peine qui les accable comme accable aussi le manque de mère pour consoler leurs vingt ans, la peur de la folie pousse-suicide et l'horreur de la mort contractée. Les soldats stoppent, on ne comprend pas ce qu'ils attendent mais ils s'obstinent. Ils s'esclaffent la gorge, se raclent le sang, ils se secouent la suprématie au vu de ce garçon minuscule esseulé sur la route étourdie de leurs traces. Le petit garçon danse d'un pied sur l'autre, ébloui par le bleu du froid, il ne sent pas tout à fait l'intérêt dont il est le siège, il ne sait que la neige qui lui crevasse les bras et l'oblige à reprendre ses mains par terre tombées. Mais ici j'interromps mon récit, le temps d'une courte expédition au centre de la mort. Subitement, la pensionnaire en effet a perdu toute existence historique — comme un de ces saints Georges ou saintes Catherine dont le principe est contesté — et la mort pour écouter s'est approchée de moi, laissant là sa défroque, j'ai senti son haleine. La mort sans dire un mot m'a enlacé, on s'est soulevés de terre, et la chasse est ouverte. La mort n'a pas trente-six moyens de subjuguier un homme. Avec la mort on a couché ensemble, comme des innocents, comme pour la première fois. J'ai chevauché des fumées exposé à ses vents coulis, franchi des corps brûlés et refroidis, fait certain rêve pré-

monitoire. J'ai retourné des plaines patibulaires peuplées toutes de fétiches de sel, d'anges aux longues boucles le faciès décharné, médusant au soleil. J'ai éprouvé ma condition entre les côtes, mon statut d'être anatomique, encerclé d'une bonne ceinture de jambes. J'ai repeint les murs avec le sang de ma bouche et la mort a trouvé joli, mais sans plus. Quand on a eu fini, la mort remplie a continué de m'embrasser, me toucher, m'entretenir l'état de choc. Mais les contours se sont estompés peu à peu, les ombres résorbées. Un porc saigné à blanc m'a rappelé aux esprits, s'égosillant dans le lointain. Ma mère, à moitié électrocuté je me suis souvenu qu'il faut pas trop traîner, car tu seras rentrée bientôt. Et j'ai pas dit encore mon testament. Doucement, j'ai écarté la mort, récupéré ma verge, comme si que rien n'était. La mort s'est essuyée, déçue, avec un regard en coin et des délicatesses de fille. Elle a dit quelque chose que j'ai pas entendu. J'ai repris le fil de mon histoire. Je reprends. Lorsqu'elle ressort, les yeux tirés de ma grand-mère se décillent. Son fils mon père le plus enfant que fait-il donc casqué de fer juché ainsi tout en haut de l'ennemi dans les bras cuirassés de cet ogre ce géant ce Tatar. Les soldats allemands donnent de la voix et ils sont à la fête et l'un d'entre eux le plus puissant porte en effet l'enfant sur son poitrail tandis qu'un autre plisse les yeux vorace et enfourne en riant les poings nains de mon père dans sa bouche formidable. Ma grand-mère glapit d'effroi et lâche ses paquets, elle court et hurlant se dépeigne, elle s'agenouille et prie et pleure et baise les bottes germaines jurant par tous les saints qu'ils peuvent la prendre elle mais par pitié qu'on ne mange pas son fils. Et l'armée sidérée rend l'enfant à la hâte silhouette ; et le colosse qui sait des mots appris en langue inférieure présente ses regrets au nom de l'unité : ils ne voulaient pas faire le mal ; ils voulaient juste souffler un peu le chaud dans les mains du petit.

Ma mère, lorsque je lui rapporte à la pensionnaire, elle refuse de me croire et admettre que mon père ait pu être vraiment ce gosse que je décris. Je lui extorque en retour une réponse à cette demande : elle-même, qui bien qu'adulte aime à s'accoutrer toujours en petite fille, a-t-elle vécu sincèrement les algies d'une enfance ; traîne-t-elle également ce type de métastases au flanc ; et jadis, le cœur déraciné par le bas-ventre à l'aide d'une tige, a-t-elle vu elle aussi ses parents, gencives à l'air, à l'autre extrémité. Indécise, la pensionnaire rigole telle une gibbeuse. Elle me quémande d'où je tiens cette histoire de la guerre, tous ces détails vivants dans ma mémoire. Sur ce plan, je ne sais quoi rétorquer. Ma mère, la pensionnaire et moi par la suite on a recouché ensemble, souvent, dès que tu n'étais pas là. Impossible de dire si elle avait retrouvé sa vraie identité. Impossible de dire. Mais elle était âpre au désir, et un soir, elle est venue s'installer chez moi. J'avais fait le ménage, la pouillerie était propre, j'avais acheté des plantes et mis de l'ordre dans mes amoncellements — Jimmy avait dégluti l'âme dès longtemps lui, et n'était plus une anicroche. Quand elle est arrivée, elle a entendu les insectes mais n'a pas insisté. Elle a regardé le décor, les peintures, les choses, elle s'est enquis d'une place dans les coffres pour ses corsets ses lanières son linge fin. Elle a regardé tout autour, a tout bien ins-

pecté, à un moment j'ai eu un doute lorsqu'elle a entrouvert le congèl — mais je lui ai dit ça c'est rien c'est pour la pêche et elle a tout de suite refermé. Elle a demandé juste si c'était là d'où venait la puanteur et j'ai eu de la peine pour Jimmy. Jimmy ses beaux organes gardés dans mon frigo. Jimmy belle ossature enterrée au parking. Jimmy sa tête de rat coffrée profond dans du ciment. On est passé à autre chose. J'ai passé plusieurs mois ainsi couché sous un quartier de bonne femme, et ça m'a fait du bien : je ne sentais plus les chiens ramper dans les décombres ; j'avais moins l'impression d'internement dans de grands trous noirs suintants. Elle tenait la maison impeccable et le soir préparait la table ; elle brûlait des encens pour passer la charogne et nous servait des drinks avant le repas. Toujours, elle avait de ces gentilles pour me dédommager ; avoir une telle fréquence de rapports bestiaux, disait-elle, c'était remarquable, pour elle inespéré — elle m'embrassait les mains et me remerciait prête à tout consentir. Honnêtement, j'étais pas mal avec la pensionnaire dans mon bercail, ça sentait moins l'enfermé. On s'imbriquait les cavités, on s'avalait les mous liquides, on se relaxait beaucoup essentiellement à base d'élévations de guiboles. De l'avoir, c'était bon pour le sport. Mon père d'ailleurs est mort dans l'entre-temps, comme s'il avait su et désirait faciliter.

Pour tout dire, la pensionnaire avait des drôles de pratiques, pas gênantes, mais drôles. Par exemple, elle s'épila l'hermine pendant des heures dans la salle d'eau jusqu'à ce qu'il ne survive qu'une mince descente de barbe ; quand je demandais pourquoi, elle me fouillait droit dans les mires et prenait l'air spirituel : « C'est des raisons d'aisance buccale du partenaire... » J'ai fini par comprendre l'invitation — mais j'ai jamais pu me faire aux glandes sudoripares de l'animal. D'autre fois, la pensionnaire faisait des interrogations sans fin. Elle disait rien elle observait et tout à coup elle s'enquêrait comme si vraiment elle savait pas des motifs pour lesquels je décrochais jamais au téléphone. Ça l'intriguait ; je devais lui montrer. Je l'avais fait sûrement un millier de fois auparavant, mais elle voulait tout le temps que je réitère. Je mettais en marche alors le répliqueur automatique, cet appareil moderne que j'avais brocanté exprès pour qu'il imite ma voix. La mécanique était très au point, idéale pour conjurer la polémique avec tous les vendeurs de fenêtre ou d'électricité. J'appuyais sur une touche et la machine se déclenchait qui ventriloquait : « Bonjour... Le maître s'est absenté dans la mort... Il y a peu de chances qu'il revienne... Le cas échéant, laissez votre message... Parlez après le coup de feu. » Suivait un complexe de voix d'os, étranges, de l'ailleurs : ça grouillait de banquiers-guignols là-dedans, qui se rappelaient enfant m'avoir prêté des devises à des taux usuraires ; d'autres se déclaraient statisticiens ou sociologues, intéressés en vrai à ma consommation de cagoules vinyles à expédier sous pli discret ; les pires venaient en dernier, qui faisaient profession de pourvoyeurs de ressources humaines, diplômés en science des esclaves, et qui longtemps après que j'avais arrêté de m'aplatir jusqu'à m'instruire de leurs enchères, se signalaient encore à moi pour me manger la merde. Pendant la séance, je gigotais les lèvres pour la faire rire, exhiber à la pensionnaire mes talents de ma-

rionnette. Mais très vite, par principe, j'éteignais. Très vite sinon ça me rendait malade. Je souffrais comme une bête. La machine m'excitait des douleurs de l'enfer. Un véritable provoqueur de cauchemars. Enfin, la pensionnaire avait des nostalgies aussi quelquefois. Son métier, disait-elle, lui manquait. C'était tant reposant de s'occuper des petits vieux. Plus qu'une profession, un « prestige », précisait-elle, qu'elle s'était plu à exercer. Elle s'était régaliée de l'âge et de ses lentes décrépitudes, du regard franc des monstres qui font sous eux. Plus tard, elle avait dans l'idée de mettre de l'argent de côté pour qui sait, un jour, acheter son propre mouvoir.

Avec la pensionnaire on se tenait les côtes, on perdait pas une occasion de ricaner. On se souciait de rien, on se courait après et on en profitait pour s'attraper. Au bout d'un mois, partagés équitablement dans la literie, on se gondolait comme des infirmes à secouer les draps quand l'un des deux ventait. Elle disait qu'elle était contente, que depuis longtemps elle cherchait sa moitié — dans ces cas-là je répondais moi aussi, quoique j'eusse préféré une personne entière. Ma mère, tu me l'as reproché vipèremment, tu n'as pas avalé que je te retranche la pensionnaire du patrimoine. Tu m'as dénigré sèche comme une envie, et nous a querellés tout vifs de notre nouveau mode de vie commune. Tu m'as traité de *Verbrecher* qui ne tient jamais ses contrats. Tu as exigé qu'on se départage la pensionnaire à l'équité, que te revienne ta quote-part sur l'indivise. Implacable, on n'a pas su te faire convenir d'un arrangement. La pensionnaire avait beau te visiter et, des fois même, souffrir de rester l'après-midi te regarder dormir : c'était jamais assez. On a juré pour t'amadouer des petits-enfants à ondoyer bientôt que tu pourrais garder : cela n'a pas suffi. Tu n'avais plus confiance, et puis déjà assez à faire, mentais-tu, avec tes deux barbets. On négociait des heures tout le temps pour trouver un marché, que tu remettais en cause chaque fois dès aussitôt après. Le matin, je préparais un papier que je donnais à la pensionnaire pour te montrer ; quand elle te l'apportait, tu chiffonnais-raturais systématiquement chaque clause décrétée : « Nulle, nulle, non avenue, réputée non écrite. » Lorsqu'elle venait, la pauvre, tu lui donnais de la peine ; tu lui ouvrais la porte dépeñaillée, hirsute et insalubre, et la faisais pleurer exprès. Au moment de repartir, c'était ton tour de chialer : tu l'implorais de ne pas te quitter, que tu serais plus gentille, de ne plus t'assassiner. Pour moi, si j'ai risqué un jour de l'accompagner, tu m'as stoppé tout net au pas de la grille ; tu m'as refoulé : « Arrière, Landru ! », et m'as menacé si je taillais pas vite d'enjoindre à tes bestiaux de me tenailler le cœur et les mamelles. Tu t'égarais la tête, ma mère, tu invoquais les oiseaux chaque soir les noirs et les lugubres pour qu'ils viennent me manger les abats. Tu envoyais des écritures partout chantant mes pouilles que t'oubliais de signer. Tu suppliquais les polices et les juges et requérais pour moi un châtement exemplaire — au moins égal à cet aspic de sainte Agnès à qui l'on a coupé les seins. Tu nous faisais honte, et pitié. Tu ne savais plus l'hygiène. Sur ton ventre, tu laissais la vermine coloniser. Pour finir les gendarmes ont appelé courant novembre et laissé un message à la maison ; ils intimaient l'ordre que l'on vienne te chercher ; plusieurs commères du voisinage avaient déposé plainte

de t'avoir distinguée chez elles la nuit dans leur salon entièrement nue-ésotérique qui lévitaient au-dessus du sol et leur disais des vagations. On n'a pas répondu. À la fin, je crois qu'une ambulance est venue te prendre quand même pour t'emmener à l'*Irrenanstalt* avec tes pareils.

Ma mère, je ne sais pas si tu l'as revu un jour, ni ce que tu auras déclamé alors à la pensionnaire, pour ainsi dire ta bru, ce théâtre de la mort lisse, mais elle est repartie. Peut-être elle est passée te voir à l'hospice et tu lui as causé de mes propres enfermements, lorsque j'étais petit, pour me rendre plus sage. J'avais dormi, je me suis réveillé, et tout à coup son oreiller était plein de vide. Sur le moment, ça m'a foré le tronc. Sur le moment je me suis chié dedans. Après, j'y ai moins fait attention. Elle est partie sans m'emporter me laissant seul comme une bête sous un couvercle de ciels avarés. Les nuits, elle ne dormait plus près de moi et ne grinçait plus des dents, ni ne faisait claquer ses os ; elle ne se relevait plus du lit pour m'infiltrer dans mon gésier ses potions vénéfiques et je n'avais plus à laisser faire. J'ai choisi de réagir. Convoyer les poisons du sang qui m'ont aidé-aidé toujours par le passé. À l'acide lysergique, réparer les dégâts intenses occasionnés. J'ai pris contact pour cela dans un endroit avec d'ancienne connaissance. Ce coup-ci je n'avais pas d'argent à échanger aussi j'ai proposé de faire le mal gratuitement à quelqu'un et ça n'a pas été facile. Mais par après, j'ai pu avaler la boîte enfin qu'on m'a donnée. La boîte était forte, et mon chimiste m'avait prévenu : il fallait s'attendre à des désagréments d'enveloppe ; je risquais de revenir avec de marrants tatouages ; je risquais que mon corps se fasse la malle ; il faudrait l'enfermer, lui attacher les bras. Mais j'étais triste, j'ai pas été prudent. Et j'ai senti mon corps c'est sûr de moi se retirer. Ça y est. Je suis radié de mon corps. Mon corps est ailleurs. Loin de moi il court vite. Cavale comme un dératé. Elle, elle n'est jamais réparée. J'ai failli l'oublier et puis j'y ai plus pensé. Des barrissements m'ont échappé affolants, les voisins se sont alertés — puis après le silence. On m'a soustrait mon corps, oui, je leur ai dit, mon vrai corps. Ce qui reste n'est qu'ersatz, ou transport de cadavre. Déplaisant mais normal. Le chimiste avait parlé. Où est mon corps, on me l'a pourtant remisé quelque part. Mon pauvre corps déplacé, par ici, je le sens, mon corps sent, à moins que ce soit d'autres. D'autres ébranlés de la personne aux mille-corps égarés. Oui. Des présences sans corps rôdent alentour. Sur les côtés, des sans-visages, sans-têtes, contorsionnent des grimaces ; sur le devant, des lignes ondulantes, miroirs déformés, parcourant d'inquiétudes des faciès sans figure. Spectacle saisissant-éprouvant. Blancheur du bord des yeux. Où est mon corps, on m'a tiré mon corps, un autre l'occupe. Bête savante qu'on agite les ficelles. Fond sans gouffre. Situation-gouffre. Portrait-épouvantail. Je ne me souviens plus de moi. Au bout d'un moment je dirai que je suis mort — car je suis constitué d'un mon-corps dont l'existence est contestée.

Les choses s'en vont ainsi. Des semaines se déroulent. Je dors des nuits sans rêves dans un lit gigantesque — autour de moi mon corps glacé s'étire et masse ses tempes. À la télé restée ouverte, on joue des clips — un musicien aux dents en or demande en rap si c'est la vie ou moi qui

a décidé ça. De temps à autre je me lève, bois de l'alcool, pour trouer le brouillard, respirer. En d'autres temps je me rallonge, tressaille au moindre sifflement, évite le contact froid entre mes jambes des pythons ramassés au pied du lit. Ma pensée clapote. Des êtres me parlent. Crâne ouvert — on téléphone direct dans ma tête. J'ai comme un bruit dans ma conscience-machine. Je me lève, je me couche. Une main-araignée court le long du mur. Je grimpe aux rideaux. Où sont les repères ? Quelles possibilités mnémotechniques ? Quels arrières-mondes en jeu dans tout ça ? De nouveaux cataclysmes surgissent.

Mais les choses ne s'arrêtent pas là. Les choses se réformeront quand j'aurai reçu une fois une carte postale. La pensionnaire viendra d'écrire. Des larmes auxquelles je ne croirai pas auront taché son écriture. La lettre dira sa tristesse d'être partie, et sa détermination à ne pas revenir. Ça n'aura rien à voir avec moi, bien sûr, et on aurait pu être heureux, peut-être ; mais quelque chose l'empêchera, elle ne dira pas quoi. Assurément, elle regretterait sa décision un jour — mais elle ne rentrerait pas, dira-t-elle. Pardon de t'avoir fait du mal, entrera en matière la pensionnaire. Je ne lirai pas toute la carte. Je prendrai le nom de la localité sur le cachet de la poste et tracerai mon itinéraire. Je chargerai la voiture et décanillera sur le champ.

La pensionnaire vivra maintenant au bord du monde, dans des terres éloignées, juste au pied des montagnes, à égale distance du ciel et de l'enfer. J'aurai eu du mal à la retrouver. J'aurai bravé la neige, la famine et les loups. Ce jour-là elle tuera le temps en terrasse d'un hôtel-bar, en dehors du village, il fera du soleil. Elle n'aura pas l'air tellement surprise de me voir. Je lui dirai bonjour et demanderai si elle veut bien rentrer. Elle dira non, qu'elle l'avait dit dans sa lettre, elle ne reviendrait pas. Je lui dirai qu'en toute rigueur on ne pouvait pas parler de « lettre » mais au mieux d'un « billet », d'une « carte », admettons une « missive » ; que de toute façon je ne parlais pas de ça mais de rentrer à l'intérieur, car sous peu le soir tomberait, et j'avais peu dormi, et j'avais peur de mourir. Elle dira non, viens, allons marcher pour penser et parler. On prendra ma voiture et elle verra le sac de couchage sur la banquette arrière sali des restes de mes repas des derniers jours. On roulera longtemps. On grimpera les hauteurs. Les routes sinueuses gêneront la progression. On finira par s'arrêter aux abords annoncés d'un parc naturel. C'est fréquent en montagne les parcs naturels, je dirai. Ça fait vivre les pécores qui font visiter les oiseaux et les biches vivants aux touristes et leur vendent du fromage mort. On se gavera sur un parking improvisé, où les derniers promeneurs en short et en chaussures exprès rangeront leurs piolets dans les coffres avant de redescendre en 4 CE 4. Je demanderai si elle est vraiment sûre. Elle dira oui, certaine, je ne rentre pas chez toi. Je répondrai que je cherchais plutôt à savoir si elle ne préférerait pas revenir demain marcher. Elle dira non, regarde, ici les journées sont longues, d'ailleurs le temps est clair et je connais le terrain. On avancera sans parler, on s'enfoncera dans la forêt. La forêt sera épaisse, et noire, et je me sentirai seul. Mes mocassins feront rire et j'aurai mal aux pieds. On s'assiéra un moment le long d'un ruisseau sur une couverture et les moustiques dépèceront mes chairs faibles. Elle me regardera en souriant et

dira que ça me va bien ce nouveau genre, que je suis beau comme ça, barbu comme un satyre. On se relèvera pour continuer de marcher, on atteindra un calvaire. Conformément à mes prévisions, la montagne s'enténébrera rapidement. Il fera froid. La nuit sera tombée comme une masse. La nature aura changé subitement son langage. Je m'arrêterai pour l'embrasser. Elle protestera sans conviction et ce ne sera pas raisonnable. Je lui dirai que je veux qu'on fasse l'amour maintenant. Elle se troublera et fera non de la tête, m'attirant malgré elle à l'écart du chemin. Elle sera très excitée, je le serai également. Je sentirai d'ici battre ses gènes. On gravira une pente abrupte et on s'installera contre un résineux blême poussé à flanc de montagne. Nos gestes auront quelque chose de beau et économique qui les rendra tabous. On baisera longuement avec acharnement. Les cris de la nature couvriront nos hurlements. On baisera épais en se roulant par terre dans les aiguilles de pin. Les résineux traverseront la perspective nous empêchant de nous jeter dans les rochers. Je penserai à l'origine des foules. Je fomenterai le monde. Elle me demandera de me calmer parce que ce sera trop fort et ça lui fera mal. Elle pleurera doucement prétendant que ça saigne et n'avoir pas l'habitude. Je l'enculerai debout pour la faire taire et jouirai dans le ciel. On se rhabillera vite, on roulera vite, et je la déposerai. La route derechef sera silencieuse tissée de nos pures longueurs. Elle pleurera encore sans motif clair et je la rassurerai disant que ça passerait avec un point de suture. Je la déposerai fatigué mais reprendrai nonobstant sans délai le volant. Je conduirai la nuit sans manger ni dormir fermant mon habitacle aux cauchemars extérieurs. Au matin, je serai chez moi. Regards exorbités. J'allumerai la douche et l'eau brûlante dégouttera de mes jambes engouffrant dans l'email de petits bouts de forêt et les derniers brins d'elle restés collés entre mes fesses.

Mon cher Jimmy,

Tu me reproches de ne pas t'écrire assez souvent. Tu dis souffrir de rester sans nouvelles et te demander si nous ne nous réjouissons pas en fait de ton enfermement. Il y a quelque chose d'impossible et d'une totale injustice à cela. Tu n'ignores rien des obstacles féroces dressés entre nos communications ; et tu connais les sommes folles dépensées, et les risques pris, afin que te parviennent régulièrement quelques mots de correspondance. L'argent manque, Jimmy, et tes imprudences nous coûtent cher ; de toute façon, il ne sera bientôt plus possible de passer par le canal habituel. L'agent qui nous servait de relais où tu résides sera détaché d'ici peu dans un autre établissement ; et s'il a promis de dire un mot de notre arrangement au fonctionnaire de remplacement, il n'apporte aucune garantie.

Dans la série des événements récents, je veux t'apprendre d'abord la mort de maman, enfin. Son agonie aura été longue et dégoûtante. Vraiment, je ne suis pas fâché que c'en soit terminé. Ainsi soit-il. Tu seras heureux de savoir en tout cas que, peu avant sa mort, unissant nos efforts, nous avons fini par obtenir ce en quoi tu plaçais tant d'espérances : l'audience auprès du chef de service en charge de ton dossier. Nous avons pu transmettre ainsi la liste de tes réclamations et recueillir les renseignements les plus spécifiques à ton sujet.

Et je te prie de croire que tu as de la chance. L'homme est bien disposé à ton égard. Il a accepté notre présent pour les œuvres de l'hôpital et nous a entendus. Maman s'est mise à genoux et, déjà moribonde, à demi inconsciente, a ânonné sa prière, traçant dans l'air des cercles du doigt (mon Dieu Jimmy, quel spectacle désolant tu m'as contraint d'infliger à ce brave homme), tandis que j'exposais ton affaire. J'ai demandé pour commencer s'il était vrai qu'on t'empêchât de prendre un bain chaque jour pour être digne et le chef de service a répondu que c'était mensonge puisque les bains de siège, les douches d'eau froide, les enveloppements chauds et humides sont imposés quotidiennement pour les besoins du traitement. Ah ! Jimmy, tu ne sais pas le regard franc de cet homme, la bienveillance, la honte qui me grimait aux yeux tandis qu'il m'écoutait rapporter la liste scrupuleuse de tes plaintes et pleurnichements. Mais j'ai respecté ma parole et fait ce qui rentrait dans mes compétences ; j'ai parlé en ta faveur comme on parle pour un autre soi-même. J'ai exigé les éclaircissements que tu sollicitais sur les raisons de ta présence ici, et la durée prévue de ton internement. Jimmy, le chef de service s'attriste de tes questionnements. Il dit que tes reproches perpétuels lui font mal au cœur, qu'ils constituent des vexations comme on n'en aimerait jamais voir dans la bouche d'un ami. Car c'est en ami qu'il te considère et tu reconnaîtras que tes griefs ne peuvent correspondre à ses sentiments vrais à ton égard. Jimmy, j'ai dû présenter mes excuses pour ma grossièreté et ma chienneur par ta faute. Jimmy, bien sûr moi je ne suis rien, mais pense un peu à maman et accorde-lui s'il te plaît la détente de la tombe et la paix dans les anges. Le chef de service a exposé encore que, si cela ne tenait qu'à lui, certes tu serais déjà dehors à galoper par les prés comme une petite biche ; il a rappelé en passant que tu étais admis au titre des nécessiteux et que, par le fait, tu ne rapportais rien en paiement d'honoraires. Mais il regrette que malgré ses empressements, tu t'entêtes dans la maladie sans aucun signe d'atténuation. Jimmy, quel égoïste raffiné tu fais, tu ne fais aucun effort et tu voudrais en prime qu'on te laissât sortir ! Souvent, nous a-t-il confessé, un profond abattement le saisit, ainsi que tout le personnel ; une intense tristesse gagne l'établissement qui te voit persister dans cet état, t'obstiner à ne pas guérir, te lamenter sans fin de ces douleurs physiques atroces dans tout le corps et te plaindre des liens de caoutchouc qu'il faut pourtant bien te nouer autour des segments, de la tête et du tronc, pour te les consolider. Le docteur, crois-moi, compatit à ta situation lamentable ; mais il dit que tant que tu n'y mets pas un peu du tien, la maladie est irrémédiable. Il déplore que ces lieux de retraite et de répit continûment résonnent de tes pensées noires, de tes cris, tes humeurs, et déclare que c'est supplice pour tout le monde. Tu as une mauvaise influence sur les autres chambres, Jimmy, et ce n'est pas supportable. Tu ne t'intéresses à rien et, lorsque tu consens à discuter de temps à autre, tu ennues les personnes en ne les entretenant que de souffrance et de ces prétendus malaises que t'inflige la senteur de leurs selles. Rien n'y fait. Tu te soumetts de mauvaise grâce à la sieste, au régime qu'on t'ordonne, aux promenades avec les autres demeurés. Tu suffoques d'être le plus repoussé

des êtres, mais tu n'as pas un sourire pour autrui et sans arrêt soupire à propos de l'atrocité de ta position ou de ces grands rêves excédés qui te vandalisent.

Tous les remèdes qu'on a l'habitude d'employer pour calmer la douleur ont été prescrits, nous a-t-on certifié ; la morphine et la belladone à fortes doses ont été administrées ; l'hydrothérapie, la balnéothérapie sous toutes ses formes, l'électricité statique et la persuasion ont été explorées, sinon avec conviction, du moins avec méthode. Aucun de ces moyens n'a produit d'effet ; et contre ton acharnement, le résultat a été absolument nul. Seules des soumissions à une électrisation voltaïque de la tête ont semblé un moment te procurer quelque plaisir et de légers vertiges ; on entrevoyait une amélioration ; on avait cru déceler de l'enthousiasme dans tes remuements alternatifs de la tête et du tronc, de gauche à droite, et de droite à gauche ; on a modulé les intensités ; mais on s'est aperçu à la fin que le phénomène résultait surtout de l'excitation labyrinthique par le passage du courant, dont on invertissait périodiquement le sens. Les progrès n'ont pas survécu, du reste, après plusieurs séances. Vraiment, c'est sans espoir. À ce train-là Jimmy, ton mal est incurable. Que pouvais-je objecter au chef de service quand il a évoqué la contrainte et le foret à os ou la déportation comme derniers sédatifs pour tordre ton caractère enfermé et difficile à vivre ?

Quant à la nature exacte de ton mal, l'homme parle d'un complexe d'aberrations qualifié de « folie religieuse » ou, ce qui revient au même, de « folie du doute ». Ces cas, a-t-il dit, sont plus fréquents qu'on ne le raconte ; et l'on possède actuellement dans les services publics une assez belle collection de patients visités et d'agités doutant de Dieu et de leur propre existence. C'est embêtant pour la famille parce que les anormaux de ce type sont généralement faibles d'esprit ; mais rassure-toi, il n'est pas rare non plus de découvrir chez leurs représentants de grandes personnalités. Ainsi, parmi les fondateurs de religions, de même que chez les philosophes français et allemands, dont plusieurs étaient des déments, on trouve de solides caractères, ou tout au moins de puissantes intelligences. Luther et Mahomet étaient des malades. C'étaient des névropathes qui, d'après le chef de service, ont dirigé vers la vie religieuse leur suractivité cérébrale et l'ont convertie en visions célestes et en apparitions démoniaques.

Quant au point de départ et à l'apparition dans le temps de tels désordres, le docteur en ramène la racine à l'avènement de la puberté. Il tient que dès le principe, celle-ci est source des plus violents bouleversements ; dès le moment où les premiers indices des attributs sexuels se laissent deviner, un changement s'opère dans l'individu tout entier susceptible d'entraîner l'intelligence dans le siphon du mouvement. Cette modification des forces et des instincts tarabuste l'enfant pubère mal préparé : trop sensible, il a des crises de tristesse traversées de manies, de pleurs, de prostrations ou d'extravagances, d'impulsions de suicide. Cette forme de délire précoce, l'« hébéphrénie », frappe particulièrement les jeunes Allemands, probablement prédisposés. Chez eux la figure courante en est la dépression et la tendance morbide à la philosophie, qui peut conduire à la paralysie générale. Chez les jeunes filles, le dérègle-

ment moral se traduit par une sudation exagérée, des rires et des spasmes sans motif et enfin par de l'hystérie. Mais au-delà, la puberté est surtout le facteur suffisant à déclencher une autre psychose.

Ici, le docteur a cherché confirmation dans ton expérience. Il a demandé s'il nous semblait que, dans ton cas, la puberté fût concomitante à l'éclosion de ton aliénation religieuse. Comme je ne savais pas quoi répondre j'ai dit que oui. En effet, a-t-il poursuivi, dans ce style d'affections, c'est à l'adolescence normalement qu'on voit poindre les symptômes les plus graves : les idées de perfection naissent et se développent ; les apparitions entrent en scène ; le malade est visité. « Voyez la Vierge Marie », a-t-il pris comme exemple. Et puis à ce stade de la vie biologique déjà par soi générateur de détraquements, se superpose un élément externe déterminant lié aux débuts de l'activité masturbatoire.

La masturbation, nous a confié le docteur, est une pratique historique qu'il est difficile d'arracher des cœurs ; elle règne au sein des sociétés modernes comme elle régnait sous la tente des patriarches ; elle entache la mémoire d'hommes illustres et mariés et peut se prolonger jusque dans la vieillesse dans les cas les plus préoccupants. Jean-Jacques Rousseau en donne un aperçu. La masturbation est nuisible à certains sujets incapables de la supporter et, dans tous les cas, amène presque à coup sûr un amoindrissement de l'individu. Il existe assurément des gens qui pratiquent l'onanisme sans inconvénient, du moins en apparence ; mais comme les alcooliques impunis, ils émoussent probablement le tranchant de leur intelligence, qui eût été plus vive et plus droite s'ils avaient su se préserver de cette fascination. Quant à l'explication de cette perversité étrange, le chef de service admet ne pas y voir encore tout à fait clair ; il postule l'existence de causes physiques, qui n'auraient pas de rapport mécanique avec la dépravation morale : chez l'homme, l'acte pourrait être favorisé par la constipation, par les hémorroïdes et par l'irritabilité de la prostate ; chez la femme, par les flueurs blanches, par les déplacements utérins et par un développement anormal du clitoris — organe qu'il vaudrait mieux par conséquent retirer. Et il y a lieu aussi d'interroger la hiérarchie des races ; car si l'on sait pouvoir différencier les races, en bonne biologie, selon leur inégale « perfectibilité », il faut bien voir que leur degré de lascivité en découle très directement ; en matière de races humaines, comme disait Letourneau, « les unes sont élues, les autres mieux disposées au crime » ; et les moins perfectibles sont naturellement les plus lascives.

Mais je veux te dire Jimmy qu'à ce stade de l'analyse maman a eu soudain un malaise à cause de toi. Le tracé de ses cercles dans l'air du bout des doigts s'est agrandi-acceléré, elle a paru trébucher sur quelque chose avant, dans un cri bref, de s'affaïsser. Comme je m'agitais en tous sens ne sachant trop que faire, le médecin, habitué, m'a recommandé de ne pas m'alarmer : il a sonné une fille de salle qui est accourue et a lancé un verre d'eau froide au visage de maman et c'est vrai qu'elle est tout de suite allée mieux. Le docteur a demandé si je voulais qu'on l'emmène se reposer dans une des chambres, mais je ne préférerais pas. Là-dessus, il a repris le fil interrompu

de son exposé. Il m'a interrogé sur ce que je savais personnellement des excès solitaires de ta jeunesse. Sur ce plan, je n'ai su porter d'eau à son moulin. Il m'a donné quelques signes extérieurs repérables entre tous, qui trahissent l'existence d'une longue habitude de la pratique incriminée. Le teint plombé, la physionomie abattue, l'expression mélancolique, le regard éteint, des troubles de la vision et de l'audition, un amaigrissement rapide, des maux d'estomac, la mauvaise haleine sont ainsi les conséquences connues selon lui d'abus intimes exagérés. Et tu reconnaîtras Jimmy dans chacun de ces traits ton portrait d'enfant grandi que j'ai dû dénoncer. Mais ce sont les phénomènes intellectuels, avant tout, qui méritent une attention spéciale. Le premier par ordre de date de tous les symptômes qui, pour le docteur, eût dû éveiller notre vigilance, réside dans la paresse et cette tendance qui force le masturbateur à se lever tard. Quand un adolescent sans cause légitime développe une disposition à rester au lit jusqu'à une heure avancée, on a le droit de concevoir des soupçons. Vient après, semble-t-il, une aversion profonde pour le travail et les exercices physiques, qui normalement remplacent l'effort cérébral chez le jeune peu studieux mais d'une santé irréprochable. S'ensuit un amollissement flagrant de la mémoire, associé à une tristesse sans raison. Le jeune, s'il est malade, est tout le temps sombre et silencieux, il recherche la solitude et néglige sa toilette. Bientôt, il se plaint d'une espèce d'impossibilité à s'appliquer aux gymnastiques de la pensée, d'un état de torpeur et d'obtusion intellectuelle, enfin d'une perte à peu près complète de sommeil qui le rend nerveux et hagard. Peu à peu, on doit voir l'un ou l'autre des processus opposés occuper le théâtre de l'esprit : tantôt l'exaltation, tantôt la dépression. Dans le cas d'exaltation, le sujet masturbé se croit doué de facultés supérieures qui excitent la jalousie de son entourage : il est un messie, il est un apôtre, il est un martyr ; il est persécuté et, comme il recherche avec passion le mariage avec n'importe quel partenaire rencontré sur le passage, chaque nouvel échec est pour lui la marque de l'intervention incessante de ses persécuteurs. Tout autre est le masturbateur en état de dépression : à l'entendre, il est un misérable, il est indigne de vivre, il demande qu'on le tue. C'est alors, pense le docteur, que certains d'entre eux se précipitent dans la pratique religieuse ou au contraire le doute méthodique ; et l'adoration fanatique, comme le nihilisme austère et impossible de certains sujets, n'est souvent le reflet et n'a d'autre origine que la masturbation. Mais dans l'un et l'autre cas, en conservant ses habitudes vicieuses et son attitude orgueilleuse et plaintive qui en fait un être vraiment atroce, le masturbateur finit par verser dans la démence. Et là encore tu conviendras avec moi mon cher Jimmy qu'il n'est pas de meilleure description de toi et de ton type psychologique. Et tu vois clairement maintenant que l'opinion que ton médecin a de toi est entièrement justifiée et que ton enfermement est légitime. Je te serais très obligé par conséquent si tu voulais bien mélanger d'eau ton vin de façon à rendre la situation moins pénible pour tout le monde. Et je te supplie de rappeler ton âme vraie et de comprendre que la série d'électrochocs de plus ou de moins qui ferait plaisir au docteur ne changera rien à ton

« être-en-Croix » comme tu sembles t'en être persuadé et notoirement le proclames. Et si tu ne le fais pas pour toi et que ton aveuglement et ta mauvaise conscience décidément t'empêchent de voir où est le Bien et dans quelle position de l'âme ton salut réside alors je t'en prie fais-le au moins pour maman la pauvre morte à présent et aussi pour la tranquillité de ta famille. Car ton nom à toi mon frère est Jimmy Namiasz et à ce titre tu as une famille sur la terre qui te cherche et te réclame et attend qu'on te libère. Mais cette famille bien que sur terre est du ciel et c'est le Ciel dont tu viens toi-même en réalité qui t'a envoyé ici comme une parcelle de destin qui reste à accomplir. Et je ne t'ai fait ces écritures que pour te demander de t'en souvenir et de respecter l'esprit du Ciel en toi.

Ton frère qui t'aime